



HAL
open science

Les loisirs de montagne en France avant Vichy.

Bruno Berthier

► **To cite this version:**

Bruno Berthier. Les loisirs de montagne en France avant Vichy.. Les loisirs de montagne sous Vichy : droit, institutions et politique, CRJ (Faculté de droit de l'Université Grenoble Alpes) et CDPPOC (Faculté de droit de l'Université Savoie Mont Blanc), May 2016, Grenoble, France. pp.21-69. hal-01599764

HAL Id: hal-01599764

<https://hal.science/hal-01599764v1>

Submitted on 10 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DROIT



ACTION
PUBLIQUE

Les loisirs de montagne sous Vichy

Droit, institutions et politique

Sous la direction
de Philippe Yolka

PUG

CHAPITRE 1

Les loisirs de montagne en France avant Vichy

Bruno Berthier, maître de conférences en histoire du droit
à l'Université Savoie Mont Blanc

Comme l'illustrent les différentes contributions au présent ouvrage, apportant chacune leur lot de précisions à l'étude de l'économie touristique montagnarde, le milieu du xx^e siècle représente en France l'âge d'or d'une prise en compte de la promotion des loisirs de montagne entendus sous toutes leurs formes par un appareil d'État plus jacobin que jamais en cette période courant de l'entre-deux-guerres aux Trente Glorieuses. Des années 1930 aux années 1970, le thème de l'aménagement montagnard se joue en effet avec une remarquable constance des idéologies dominantes, par le truchement d'une planification économique érigée en système, pour représenter l'une des grandes causes nationales ; cause confiée, quant à sa mise en œuvre, à une génération étonnamment homogène « d'hommes nouveaux » éduqués sinon « régénérés » par l'air pur des cimes, du Front populaire à la décennie gaullienne *via* – sans aucune rupture – l'épisode à cet égard ambivalent de Vichy. Or, cette « caste » de pionniers riche en profils de technocrates archétypes, purs produits de l'excellence du modèle républicain de formation des élites de la Nation et animés par un indéniable « sens de l'État » inculqué dans la pépinière des « grandes écoles », alpinistes plus ou moins chevronnés et skieurs enthousiastes, ne s'avère à l'endroit de son appétence pour l'univers montagnard que la simple héritière de précurseurs vénérables. Mais jusqu'à quelle époque cependant remonter le cours du temps, pour s'entendre sur la personne de ses grands aînés, inventeurs incontestables des fameux loisirs de montagne ?

Dans la capitale historique du Dauphiné, comment omettre une référence à l'étrange exploit accompli par le seigneur Antoine de Ville¹, capitaine du roi

1. La « première » d'Antoine de Ville a suscité de nombreuses publications. Pour une approche aussi érudite que synthétique, consulter les études classiques de Gaston Letonnelier, « Nouvelles recherches sur Antoine de Ville et la première ascension du

de France Charles VIII et grand « tombeur » de forteresses devant l'Éternel, le 20 juin 1492 ? En ce début d'été d'une année célèbre à tant de titres, le gentilhomme lorrain n'emporte-t-il pas d'assaut la place du mont Aiguille, cette septième et inquiétante merveille sous l'appellation de Mont inaccessible et si l'on s'en remet à Denis Salvaing de Boissieu², de la province alors confiée en apanage au dauphin de la Couronne ? Dénomination respectueuse qu'il conservera d'ailleurs très loin dans le cours du xvii^e siècle, longtemps après la première épique d'une escalade également célébrée à sa façon irrévérencieuse par François Rabelais³. L'ascension de la formidable butte témoin du Vercors oriental, campée sur ses piliers de trois cents mètres d'aplomb vertical renvoie, à dire vrai, la première narration littéraire d'une ascension alpine, en l'occurrence celle du Géant de Provence sa Majesté le Ventoux par Francesco Petrarca, le 26 avril 1336, à une aimable promenade initiatique de type romantique conduite de Malaucène au sommet du Mont Chauve par la longue combe pierreuse écrasée de soleil de la Filiole⁴. Car les puristes de la varappe, pour employer une expression chère à la génération de montagnards évoquée plus haut, auront beau se gausser de cette expédition quasi militaire menée avec force échelles et pitons de fer à la manière de l'attaque des murailles d'une place forte ennemie, la petite troupe du Sieur de Ville au sein de laquelle ce dernier a pris soin d'adjoindre deux clercs patentés

Mont Aiguille », *Annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné*, t. 46 – 1928-1938: *Dix ans d'activité de la STD*, 1940, 160 p., pp. 121-151 ; Michel Merland, « Un Lorrain, précurseur de l'alpinisme moderne au xv^e siècle », *Les Cahiers Lorrains*, n° 3, Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine, Metz, 1967, pp. 76-79.

2. Denis Salvaing de Boissieu, *Septem Miracula delphinatus* [...], Grenoble, Appud Philippum Charuys typographum Regium [...], 1656, 157 p., pp. 53-85.
3. Rabelais, *Le Quart Livre des faicts et dictz heroiques du bon Pantagruel. Composé par M. François Rabelais Docteur en médecine* [...], A Paris, De l'Imprimerie de Michel Fezandat [...], 1552, 148 p., [Chap. LVII], pp. 119-121.
4. L'ascension du mont Ventoux a été narrée dans une lettre adressée par Pétrarque (1304-1374) à son ami et directeur de conscience Dionigi dei Roberti, puis plusieurs fois remaniée par son auteur au cours des décennies suivantes pour faire du récit une véritable allégorie d'un parcours spirituel où l'homme, vulnérable, dominé par la nature, trouve néanmoins en lui-même les ressources nécessaires pour affronter l'adversité sans se détourner de son but. Quoique la véracité de l'excursion ait souvent été mise en doute, la lettre représente, en filigrane de sa dimension métaphorique de voyage mystique, l'une des premières expériences littéraires de description d'un paysage depuis les hauteurs. Cf. Pétrarque, *L'ascension du Mont-Ventoux. Traduction de Yann Migoubert*, Paris, Éditions Sillage, 2011, 46 p. ; Giosuè Carducci, « Il Petrarca alpinista », *Opere* [de Carducci], Zanichelli, Vol. X – Studi, saggi e discorsi, Bologna, 1898, pp. 149-160 (Giosuè Carducci est en effet l'un des premiers intellectuels, au demeurant contemporain de l'âge d'or de l'alpinisme, à reconnaître dans ce texte un authentique récit de montagne en dépit de sa valeur largement symbolique).

– deux précautions valant mieux qu’une seule, pour se garder des maléfices éventuels de la montagne enchantée des légendes locales les plus ancestrales⁵ – n’est pas sans préfigurer la rigueur, voire la pesanteur logistique des grandes expéditions himalayennes des décennies 1950 à 1980. Soit avant que ne s’impose, à la charnière du xx^e et du xxi^e siècles, la vogue des ascensions légères dites « de style alpin » sur les sommets tutoyant le Toit du monde. De même, en amont de la prouesse physique ou plus modestement « technologique » pour complaire aux nombreux détracteurs de cette « première » d’un genre martial, se révèle le mobile politique voire idéologique de l’entreprise⁶. À l’image de la cordée devenue mythique de l’histoire de l’alpinisme hexagonal, conduite dans un contexte de compétition internationale exacerbée sur les pentes de l’Annapurna par le futur ministre Maurice Herzog des siècles plus tard⁷, c’est bel et bien en service commandé que l’un des maîtres de la poliorcétique du Moyen Âge finissant relève pour le compte de son Prince le défi de lancer l’offensive contre une citadelle de roc jugée imprenable par ses contemporains, au moment exact où d’autres, semblable ordre régalien de mission en poche, se lancent à l’aventure de la haute mer pour tenter d’ouvrir de nouvelles voies vers les Indes.

L’ambiance en cette époque d’émergence de la modernité institutionnelle est, en France, révélatrice d’un processus d’affirmation irrésistible de la puissance étatique, d’une autorité souveraine incontestable par quiconque

5. Considéré à l’instar d’un site merveilleux, le mont Aiguille est depuis la nuit des temps l’objet de nombreuses légendes, en Dauphiné, jusqu’à cette ascension de 1492 où violé « par la volonté d’un roi, ce qui n’était qu’image et symbole s’est ainsi incarné en un lieu ». Lieu certes grandiose, mais dorénavant parfaitement désenchanté, pour user de la judicieuse formule de Serge Briffaud : « Une montagne de paradis », *Communication*, Vol. 87 – Autour du lieu., Aline Brochot et Martin de La Soudière (dir.), EHESS – Centre Edgard Morin, 2010, pp. 129-135, p. 132.

6. Cf. Serge Briffaud, « Visions de la montagne et imaginaire politique. L’ascension de 1492 au Mont-Aiguille et ses traces dans la mémoire collective (1492-1834) », *Le Monde Alpin et Rhodanien*, n° 1-2/1988 – La haute montagne. Visions et représentations, Grenoble, 1988, 264 p., pp. 39-60.

7. Pour une analyse de la dimension idéologico-politique incontestable de l’expédition française de 1950 à l’Annapurna dirigée par l’ancien capitaine du 27^e Bataillon de Chasseurs Alpins Maurice Herzog, issu de la Résistance et promu à ce grade « au feu » lors de la seconde Bataille des Alpes de 1944-1945, mais comptant également dans ses rangs avec Louis Lachenal, Lionel Terray ou encore Gaston Rébuffat, d’autres icônes des combats de libération des hautes vallées savoyardes, consulter l’enquête de David Roberts, *Annapurna, une affaire de cordée*, Chamonix, Éditions Guérin, 2000, 366 p., pp. 33-64.

sur la moindre parcelle du domaine royal, fût-elle la plus escarpée et la plus difficile d'accès. La « première » accomplie par le seigneur de Domjulien et de Beaupré l'est ainsi à plus d'un titre en marge de l'histoire propre de l'alpinisme, effectuée sur le territoire d'un apanage de Dauphiné particulièrement cher à la Couronne capétienne⁸, au moment où le concept de « douce France⁹ » en qualité de construction politique et sociale commence à prendre réellement consistance. Ceci, tandis que les sites remarquables de son paysage contribuent, dans le contexte de ce mouvement de fond, à forger son identité autant qu'à justifier l'émergence du mythe de ses frontières naturelles. Et s'il ne s'agit assurément pas de la première fois que de simples mortels s'aventurent de la sorte, au péril de leur vie, entre ciel et terre, au mépris du vertige, le mobile de l'expédition présente ne recouvre aucune logique utilitaire immédiate : pas plus d'objectif militaire ou stratégique contrairement aux apparences trompeuses générées par l'équipement de la petite troupe de trompe-la-mort, que de gibier à poursuivre dans des éboulis instables ou de pierres précieuses à arracher au roc de falaises abruptes. En revanche, le récit quasi hagiographique de la conquête est immédiatement diffusé à grand renfort de libelles officiels, comme le seront par le moyen de reportages d'actualités cinématographiques grandiloquents ceux des expéditions marquantes du xx^e siècle. Dès l'origine le sport et la politique se combinent au profit d'une idéologie nationale avide de figures

-
8. Après avoir âprement négocié avec le roi de France la vente de ses domaines au gré de la signature de plusieurs « conventions » successives de 1343 à 1349, (dont celle de 1344 accordant au fils aîné du prince capétien le titre de Dauphin), Humbert II le dernier des comtes ou Dauphins de Viennois, ruiné et sans descendance, remet officiellement ses anciennes possessions à leur acheteur, le 16 juillet 1349, au cours de la cérémonie du « transport » d'une province devenue l'apanage du prétendant au trône de France. Sur ces points, consulter par exemple : Vital Chomel, « Rois de France et Dauphins de Viennois. Le transport du Dauphiné à la France », *Dauphiné, France. De la principauté indépendante à la province (xii^e-xviii^e siècles)*, Grenoble, PUG, La Pierre et l'écrit, 1999, 208 p. + 16 planches ou cartes, pp. 59-90 ; René Favier, « De la principauté à la province. La perte des libertés dauphinoises (xvi^e-xvii^e siècles) », *ibid.*, pp. 123-146.
9. Sur ce thème de la personnification de la Nation française dans la littérature du tournant des xiv^e et xv^e siècles, voir par exemple : Thierry Lassabatère, « La personnification de la France dans la littérature de la fin du Moyen Âge. Autour d'Eustache Deschamps et Christine de Pizan », *Context and Continuities. Proceedings of the IVth International Colloquium on Christine de Pizan*. (Glasgow 21-27 July 2000). *Published in honour of Liliane Dulac*. (Edited by Angus J. Kennedy with Rosalind Brown-Grant, James C. Laidlaw and Catherine M. Müller), Glasgow, University of Glasgow Press, t. II, 2002, pp. 483-504.

héroïques¹⁰. La singularité chevaleresque semble même se perpétuer dans une troublante allégorie d'Antoine de Ville aux membres de la caste fermée des conquérants modernes de l'inutile, dont le Grenoblois Lionel Terray accidentellement décédé sur les contreforts rocheux des arêtes du Gerbier, à vue du Mont naguère Inaccessible, a su exprimer les paradoxales motivations en des termes passés à la postérité¹¹.

De manière non anodine, l'équipage réuni par Antoine de Ville en 1492 relève en outre de la soldatesque. Force est donc de constater à quel point, dans l'histoire française, l'invention de l'alpinisme se rapproche sinon de celle du ski, du moins de la promotion de sa pratique par les militaires, quatre siècles plus tard et n'en déplaît aux notables grenoblois Henry Duhamel et Henri Ferrand¹², les inspireurs directs d'un capitaine François Clerc chaussant ses robustes chasseurs alpins des fameux « patins norvégiens », dans les environs de Briançon, à l'entame du xx^e siècle. Même si la dimension sportive de griserie éprouvée à la sensation de glisse par ces récents éclairieurs-skieurs importe alors peu à un état-major de la division alpine immédiatement conquis par les résultats très encourageants des premières expériences. L'emportent en effet, au premier chef, les intérêts stratégiques du déplacement hivernal au plus près de la frontière des nations et de la liaison en toute saison de la kyrielle de postes d'altitude d'un système défensif dit « Séré de Rivières », étiré sur la distance de quatre

10. Cf. Michel Raspaud, « La mise en spectacle de l'alpinisme », *Communications. Information, média, théorie, pratiques*, Vol. 67 – Le spectacle du sport, Paris, Seuil, 1998, pp. 165-178.

11. « Les conquérants de l'inutile » : est-il de meilleure formule, indépendamment du contenu de l'ouvrage autobiographique publié sous ce titre par Lionel Terray, pour caractériser le ressort psychologique intime de l'alpiniste ? (Lionel Terray, *Les conquérants de l'inutile. Des Alpes à l'Annapurna*, Paris, Gallimard, 1961, 569 p.)

12. Henry Duhamel (1853-1917), alpiniste de bon niveau alors président de la section iséroise du CAF, achète le décor du stand de la Norvège à l'issue de l'Exposition universelle de 1878, avec les skis présentés à cette occasion à la curiosité du public français. Mais, sur les pentes du massif de Chamrousse, il ne parvient à les utiliser correctement qu'en 1889, après en avoir fait modifier les fixations. Puis, voyageant en Laponie, il rapporte quinze nouvelles paires de « patins norvégiens » l'année suivante, avant de créer le premier ski-club de France à Grenoble, en 1896. Henri Ferrand (1853-1926), à l'inverse, est surtout un vulgarisateur, écrivain et photographe de montagne, plus qu'un pionnier de l'alpinisme et du ski. Même s'il fonde en 1874 la section iséroise du CAF puis, dès 1875, pour cause de brouille avec Henry Duhamel, la Société concurrente des Touristes du Dauphiné. Pour une notice biographique de Henry Duhamel, consulter Raymond Joffre, *Belledonne. 3 – Précurseurs et pionniers*, Grenoble, Éditions de Belledonne, 212, 329 p. ; pour celle d'Henri Ferrand cf. Pierre Lestas, *Les pionniers des Alpes du Dauphiné*, Grenoble, Altitudes, Arthaud, 1988, 197 p., pp. 195-197.

cents kilomètres des contreforts méridionaux du Mont-Blanc à la plage de galets de Menton¹³. Toutefois, malgré le poids de telles considérations tactiques dans le développement des sports de montagne et de neige selon une logique permettant déjà d'évoquer sous les traits du chevalier médiéval la figure du *sportsman* synthétisée par l'aristocratie anglo-saxonne depuis le milieu de Siècle des Lumières¹⁴ – comment ne pas mentionner aussi, par exemple, la codification de la discipline nordique du biathlon au cours du XVIII^e siècle dans les zones frontalières de Scandinavie ou l'invention plus récente de la *via ferrata* dans le massif des Dolomites, lors de la première guerre mondiale¹⁵? –, l'existence hiératique immémoriale de hauts-reliefs enneigés renvoie à une histoire somme toute très récente l'épanouissement

-
13. Yann Drouet, « Les conditions de possibilité de l'importation du ski en France (1870-1900). Le rôle du Club Alpin Français et de l'Armée », *Pour une histoire des sports d'hiver. Zur Geschichte des Wintersports*, Thomas Busset et Marco Marcacci (dir.), Neuchâtel, CIES, 2006, 204 p., pp. 51-68; Yann Drouet et Antoine Luciani, « À l'origine du ski français, le discours commun de l'Armée et du Club Alpin Français (1902-1907) », *STAPS. Revue internationale des Sciences du Sport et de l'Éducation Physique*, 2006/1 – n° 71, De Bœck Supérieur, 2006, pp. 71-84. Sur le thème de la fortification proprement dite de la frontière franco-italienne, de 1870 à la première Guerre mondiale, la bibliographie s'avère abondante du fait de la publication de nombreuses études monographiques. Pour une présentation générale synthétique, voir néanmoins : Jean Humbert, « La défense des Alpes. 1860-1914 », *Revue historique des Armées*, 1956 – n° 3, Service Historique des Armées, Paris, 1956, pp. 59-80; Philippe Truttman, « Les fortifications alpines de 1888 à 1940 », *ibid.*, 1988 – n° 1, 1988, pp. 39-45.
14. La bibliographie est en l'espèce pléthorique. Voir néanmoins, quant à la résistance de l'idéal aristocratique très avant dans le xx^e siècle : Monique de Saint Martin, « La noblesse et les "sports" nobles », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, Vol. 80 – L'Espace des sports-2, 1989, pp. 22-32; Pierre Clastres, « Inventer une élite. Pierre de Coubertin et la chevalerie sportive », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, n° 22-2 – Les idées élitistes en 1900, L'harmattan, Paris, 2005, pp. 275-296.
15. Dans sa version « civile » le biathlon actuel, ancienne discipline militaire de *drill* en Scandinavie, après s'être initialement développé dans le cadre de la fédération de pentathlon moderne au début du xx^e siècle, n'est toutefois institutionnalisé de manière autonome sur le plan sportif international qu'en 1993 : Sandra Heck, « Modern pentathlon and World War I », *International Journal of History of Sport*, Vol. 28, Issue 3-4, Illinois Press, North American Society for Sport History, 2011, pp. 410-428; UIPMB, « Le pentathlon moderne, le biathlon et l'Olympisme », *Revue Olympique*, n° 192, CIO, Lausanne, 1983, pp. 688-724. Si Friedrich Simony équipe de manière permanente une voie d'accès au Hoher Dachstein, dans les Préalpes autrichiennes, dès 1843, c'est néanmoins l'armée italienne – immédiatement imitée par l'armée austro-hongroise – qui, au cours de la première guerre mondiale, systématise le principe des *vie ferrate* dans le massif des Dolomites pour faciliter l'acheminement en altitude d'hommes et de matériel au plus près des zones de combat. Cf. Mario Vianelli e Giovanni Cenacchi, *Teatri di guerra sulle Dolomiti: 1915-1917, Guida ai campi di battaglia*, Milano, Mondadori, 2006, 262 p., pp. 23-80.

sur leurs flancs de ces activités ludiques dérivées d'exercices souvent guerriers par essence. Peuplées de très haute antiquité, les montagnes n'ont jamais rebuté aucune implantation humaine durable depuis la sédentarisation en leur sein de différentes civilisations préhistoriques de chasseurs-cueilleurs, à l'étonnement d'actuels citadins abusés par l'apparence trompeuse d'extrême rigueur du climat d'altitude. Bien au contraire, l'exposition favorable de leurs versants d'adret au-dessus de la brume hivernale des basses régions, l'étagement de leurs pentes propice à la diversité des cultures, leurs abondantes ressources énergétiques ligneuses ou hydrauliques, la richesse minérale de leur sous-sol, ont stimulé lors de la révolution néolithique l'heureuse adaptation de communautés d'éleveurs et de cultivateurs à ce biotope particulier. Ces montagnards se sont joués habilement du milieu, dès le troisième millénaire avant l'ère chrétienne, ainsi qu'en témoigne l'archéologie, pour en tirer toute la quintessence révélatrice, dans les Alpes, de la civilisation agropastorale dite traditionnelle¹⁶.

Néanmoins, lorsque le chasseur ou le cristallier de ces époques reculées, équipé comme Ötzi, la célèbre dépouille momifiée découverte à l'été 1991 sur le glacier austro-italien du Similaum¹⁷, se risque avec agilité sur les sommets, ce n'est pas pour le seul plaisir futile de l'escalade et de l'effort gratuit. À l'identique, lorsque les « marrons » du Moyen Âge prennent du plaisir – pourquoi rétrospectivement le leur refuser ? – à faire dévaler leurs clients effrayés sur de sommaires traîneaux, dans de gros nuages de neige pulvérulente, les pentes de La Ramasse, sur le versant mauriennais du

16. Les fouilles réalisées aux abords du col du Petit-Saint-Bernard et du lac d'Anterne, au Sud et Nord-Ouest du massif du Mont-Blanc, ont ainsi permis de reculer de près de deux millénaires la date longtemps admise, faute de preuves irréfutables, du « décollage » de la civilisation agropastorale traditionnelle. À ce sujet, voir : Philippe Levau et Maxence Segard, « Le pastoralisme antique autour du col du Petit-Saint-Bernard », *Alpis Graia. Archéologie sans frontières au col du Petit-Saint-Bernard, Séminaire de clôture – Seminario di chiusura. Aosta 2-4 marzo 2006*, Quart, Musumeci S.P.A., 2006, 399 p. + planches, pp. 153-161 ; Charline Giguët-Covex et Pierre-Jérôme Rey, « Évolution du paysage, du climat et des pratiques pastorales autour de la montagne d'Anterne depuis 10 000 ans », *Nature & patrimoine en Pays de Savoie*, n° 41, Centre de la Nature Montagnarde, 2013, pp. 15-24. Cf. également Pierre-Yves Nicod, « Les premières sociétés agropastorales dans les Alpes occidentales », *Premiers bergers des Alpes. De la préhistoire à l'Antiquité*, Jean-Pascal Jospin et Tassadite Favrie (dir.), Gollion, Musée Dauphinois, Infolio, 2008, 159 p., pp. 45-52.

17. Pour une mise au point sur les derniers développements de la recherche au sujet de l'énigmatique « Homme du Similaum », cf. Amanda Lanser, *Ötzi the iceman*, Minneapolis, Digging up the past, ABDO, 2015, 112 p., pp. 79-90.

mont-Cenis, c'est à titre principal dans le cadre d'une banale activité de transport de voyageurs¹⁸. Avant que le phénomène moderne de développement d'activités physiques de pur loisir n'ait gagné le périmètre des massifs montagneux, les sensations indistinctement expérimentées là par l'autochtone ou son visiteur en transit, occupés à en franchir au plus vite le mauvais pas, ne sauraient en effet correspondre à un tel qualificatif. Il en est d'ailleurs de même du séjour hivernal en montagne, *a fortiori* au cours de l'épisode climatique du Petit Âge glaciaire sensible dans l'hémisphère nord du XVII^e siècle au XIX^e siècle¹⁹. Depuis la nuit des temps, la morte-saison agricole y est appréhendée avec fatalisme par des populations montagnardes enclines à une émigration saisonnière de grande échelle, dont la science historique a retracé avec précision la mécanique cyclique qui emporte au loin ces « hirondelles d'hiver » à la recherche d'emplois souvent ingrats²⁰. Jusqu'au second quart du XX^e siècle, l'hiver montagnard représente pour ses acteurs par nécessité la morne parenthèse de temps suspendu superbement décrite par Dino Buzzati dans son célèbre *Désert des Tartares*²¹. Car les premiers chasseurs alpins français ou *alpini* italiens contraints d'hiverner pour des raisons impérieuses de défense nationale bien au-dessus de l'altitude moyenne des villages ancestraux, au cours de la Belle Époque, dans les baraquements flambant neufs des postes militaires de surveillance de la frontière évoquée plus avant, laissent d'émouvants récits de soldats rongés par le mal insidieux de l'isolement, rendus apathiques par

-
18. Pour des témoignages historiques sur la pratique de la descente « en ramasse » ou « en ramassant », qualifiée de la sorte en regard du toponyme de La Ramasse, consulter : Max Bruchet, *La Savoie d'après les anciens voyageurs* [...], Ancey, Imprimerie Hérisson frères, 1908, 375 p., pp. 186-196, 209-213, 312-314 et 334-336 ; Marc Boyer, *Histoire de l'invention du tourisme. XVI^e-XIX^e siècles. Origines et développement du tourisme dans le Sud-est de la France*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2000, 332 p., pp. 48-52.
19. L'analyse devenue classique du Petit Âge de Glace (PAG) dans les Alpes est à porter au crédit d'Emmanuel Leroy-Ladurie, *Histoire du Climat depuis l'an mil*, Paris, Champs, n° 108, Flammarion, 1983, Vol. I, 287 p., (2^e édition augmentée), pp. 157-286.
20. Si la plupart des candidats alpins à l'émigration temporaire, à l'image stéréotypée du ramoneur savoyard, exercent lors de leurs « campagnes » d'hiver des emplois généralement peu qualifiés, de nombreux habitants du Briançonnais et du Queyras, contrées refuges de communautés vaudoises et protestantes, détonnent en se spécialisant du XVII^e siècle au XIX^e siècle, dans des activités à forte connotation culturelle en qualité d'instituteurs itinérants ou de colporteurs de livres. Cf. Laurence Fontaine, *Histoire du colportage en Europe. XVI^e-XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1993, 334 p., pp. 69-94 et 263-272.
21. Dino Buzzati, *Le désert des Tartares*, (traduction française de Michel Arnaud), Paris, Pavillons, Robert Laffont, 1949, 267 p.

la routine d'interminables journées d'ennui vécues en huis clos²². Récits que corroborent simultanément ceux des jeunes diplômés de l'École normale envoyés parfaire leur apprentissage d'instituteurs, à l'entrée en carrière, dans nombre de hameaux reculés, coupés du monde de longues semaines par les chutes de neige et le danger des avalanches²³.

Quoique sensibilisés par leurs hiérarchies respectives à un hygiénisme chargé de fortes valeurs d'exemplarité sociale et, de fait, attentifs au balbutiement des activités montagnardes de loisir, militaires et cadres noirs de la République triomphante ne restent pas insensibles aux beautés de la nature enneigée malgré leur relatif désœuvrement. Ils véhiculent d'ailleurs dans leurs chroniques tous les poncifs néoromantiques des bienfaits de cures d'altitude expérimentées au contact de populations autochtones assurément frustes, mais épargnées par les méfaits de la civilisation urbaine et industrielle. À ce titre, ils se conduisent en parfaits disciples et apôtres d'une idéologie laborieusement née deux siècles plus tôt de la conjonction de mutations sociales et intellectuelles néanmoins assez décisives pour marquer durablement, notamment par leur entremise, la culture occidentale contemporaine. L'invention aristocratique du sport au cours des Temps Modernes, la version pacifique de la guerre sous la forme d'un *drill* définitivement codifié par la vieille noblesse peu avant de perdre le privilège d'exercice des fonctions militaires, s'est combinée avec celle du temps libre généré par le progrès technologique et la mécanisation des tâches quotidiennes dans l'ambiance d'un profond désenchantement laïcisé du monde, vecteur du mouvement incident de désacralisation du milieu montagnard. Voire, pour encore mieux dire, de réification d'une montagne peu à peu vénérée pour elle-même, sanctuarisée en regard des activités qui peuvent s'y pratiquer pour l'édification de l'humanité, au moment où l'homme occidental imbu de rationalité scientifique la considère définitivement délivrée de toute la faune fantastique des puissances occultes censées en peupler jusqu'alors les reliefs. Car en amont de cette révolution copernicienne de la modernité occidentale, depuis la nuit des temps et dans toutes les civilisations, la montagne évoque

22. Voir par exemple le récit du lieutenant Antoine Vincent trompant son ennui dans l'écriture lors d'un « hivernage » interminable de septembre 1901 à avril 1902 au fort du Truc, au-dessus de la « place » fortifiée de Bourg-Saint-Maurice : *Six mois dans les neiges*, Moûtiers, François Ducloz, 1905, 263 p.

23. À l'image des souvenirs de l'hiver 1915 rapportés par Madeleine Triandafil, alors jeune institutrice à Bessans, dans un récit au titre évocateur : *Le bout du monde. Six mois dans les neiges de Haute-Maurienne*, Paris, Les Éditions du Scorpion, 1962, 187 p.

à parts égales avec la forêt le siège par excellence du sacré, le lieu de concentration de sortilèges suffisamment inquiétants pour représenter la demeure évidente des dieux²⁴. Or, désormais définie en qualité de simple réalité géologique par les émules des Lumières, débarrassée du fabuleux bestiaire de ses innombrables créatures surnaturelles par les prêches vigoureux de théologiens luthériens et calvinistes implacables dans l'éradication de toute forme de superstition, la montagne demeure sublime parce que grandiose et le cas échéant dangereuse. Mais en qualité d'un milieu naturel entendu, tout majestueusement démesuré soit-il, à la manière pragmatique d'un gigantesque « terrain de jeu » pour user de la judicieuse formule de « *playground of Europe* » imaginée en 1871 par Sir Leslie Stephens, dans l'ancre de l'*Alpine Club* de Londres, afin de rendre compte de la nouvelle conception du massif alpin en vogue dans les cercles mondains de Grande Bretagne²⁵.

Expression doublement pertinente, puisque la popularisation du précepte d'une montagne ludique, dévolue par essence au tourisme et aux loisirs²⁶, est à porter au crédit d'une *gentry* britannique témoignant avec constance, à l'issue de son initiatique *Great Tour of Europe*²⁷, du tournant du xvii^e siècle à

24. Cf. les fascinants « catalogues » kaléidoscopiques réunis par Samivel, *Hommes, cimes et dieux. Les grandes mythologies de l'altitude et la légende dorée des montagnes à travers le monde*, Grenoble, Arthaud, 1973, 465 p. et par Jean-Paul Roux, *Montagnes sacrées. Montagnes mythiques*, Paris, Fayard, 1999, 416 p. ; pour une approche universitaire plus classique, consulter Jean-Paul Bozonnet, *Des monts et des mythes : l'imaginaire social de la montagne*, Grenoble, Collection Montagnes, PUG, 1992, 294 p., pp. 9-48.

25. Leslie Stephen, *The playground of Europe*, London, Longmans Green and Co, 1871, 321 p. (ou, pour la première édition française, *Le terrain de jeu de l'Europe*. [...]), traduit de l'Anglais par Claire-Eliane Engel, Neuchâtel – Paris, Collection Montagne, Éditions Victor Attinger, 1935, 269 p.).

26. Cf. Roy Porter, « Les Anglais et les loisirs », *L'Avènement des loisirs. 1850-1960*, Alain Corbin (dir.), Paris, Aubier, 1995, 471 p., pp. 31-54.

27. La bibliographie relative au Grand Tour est très volumineuse. Pour une vision synthétique de ce rite initiatique propre à la *gentry* britannique des xvii^e-xix^e siècles, mais déterminant à long terme pour la culture européenne, voir néanmoins : Pierre Chessex, « Grand Tour », *Dictionnaire européen des Lumières*, Michel Delon (dir.), Paris, PUF, 1997, 1128 p., pp. 518-521 ; Marc Boyer, *Histoire de l'invention du tourisme. xvi^e-xix^e siècles. Origines et développement du tourisme dans le Sud-est de la France, op. cit.*, pp. 39-46 ; Jean Boutier, « Le grand tour : une pratique d'éducation des noblesses européennes (xvi^e-xviii^e siècles) », *Le voyage à l'Époque moderne*, Bulletin de l'Association des Historiens Modernistes des Universités, n° 27, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2004, pp. 7-21. Sur le lien particulier du Grand Tour avec le massif alpin, cf. William Edward Mead, *The Grand Tour in the eighteenth century*, Boston – New-York, Houghton Mifflin Company, 1914, 479 p., pp. 255-268.

celui du XIX^e siècle, auprès d'élites d'Outre-Manche subjuguées par les *vedute alpine* tour à tour agrestes ou vaporeuses peintes à profusion par Jean-Antoine Linck, puis par Joseph Mallord William Turner²⁸, de la beauté intrinsèque des paysages alpins. Ceci à une époque où, pour les sociétés alpines traditionnelles, le sport, le loisir et *a fortiori* le tourisme, ne peuvent encore rien signifier. Notamment parce que, tabou ancestral, la terre toujours fondamentalement nourricière ne saurait être regardée avec une coupable désinvolture impie à l'égal d'un banal terrain d'aventures, sans le cas échéant indisposer les puissances tutélaires plus ou moins occultes qui, les années de mauvaises récoltes, en contingentent les produits avec une mesquine jalousie. Si l'on n'y prend garde, si l'on offense trop ostensiblement le « Génie de la montagne », celui-ci ne finit-il pas, dans un accès de fureur soudaine, par punir les iconoclastes, comme l'évoque Samivel dans *Bonshommes de neige* ou encore *Le Fou d'Edenberg*, chefs-d'œuvre d'une littérature alpine onirique²⁹ ?

Toutefois, l'engouement croissant pour des loisirs de montagne devenus depuis les dernières décennies du XIX^e siècle, à l'échelle de l'Europe, l'un des marqueurs avérés d'une appartenance aux classes sociales favorisées, ne permet pas à lui seul d'expliquer la spécificité française du décollage, à la veille du déclenchement de la seconde guerre mondiale, d'une véritable « industrie lourde » attachée à l'exploitation de ce type de tourisme et, tout particulièrement, de son volet hivernal. Dans un espace hexagonal où la montagne ne recouvre qu'un huitième du territoire, dans une collectivité nationale où les représentations identitaires n'associent pas prioritairement l'univers montagnard au mode de vie le plus typique des Français, comment

28. Cf. Jean-Antoine Linck peintre genevois. *Paysages de Savoie au XVIII^e siècle*, Annecy, Conservatoire d'art et d'histoire, Conseil général de Haute-Savoie, 1990, 87 p.; David Brown, *Turner et les Alpes. Exposition organisée avec la Tate Gallery de Londres*, Martigny, Fondation Pierre Gianada, 1999, 215 p. ou Aurélie Galois, *Turner. Les Alpes*, Urrugne, Éditions Pimientos, 2013, 71 p. (les deux premiers ouvrages, à la riche iconographie, sont les catalogues d'expositions réalisées en 1990 et 1999).

29. Ce thème se révèle récurrent à travers l'œuvre de Samivel. Dans *Bonshommes de neige* (Paris, Didier Richard, 1948, 95 p.), les dernières planches de l'album montrent comment le « Vieux de la Montagne » se fâche pour engloutir à jamais sous la neige l'orgueilleuse station mondaine de Miraneige, (pp. 75-95), tandis que dans les ultimes pages du [*Le*] *Fou d'Edenberg* (Paris, Albin Michel, 1967, 493 p.), par un déchaînement furieux de forces fatal à ses poursuivants, la vouivre de Saint-Béa empêche la capture de Siméon, montagnard – le fameux fou – réfractaire à l'implantation « profanatrice » de la station d'Edenberg sur la terre de ses ancêtres (pp. 482-493).

expliquer que les cent cinquante stations pourtant dévolues à de telles activités de loisir égalent en nombre, à l'issue des Années Folles, la somme de toutes leurs concurrentes européennes occidentales³⁰, sinon en reconnaissant à l'origine de cette étrange spécificité une volonté politique manifeste de leur promotion? Quelques images archétypes permettent par conséquent d'illustrer la genèse de la villégiature et des sports de montagne, puis dans un vieux pays de tradition jacobine, l'encadrement précoce par l'appareil d'État de ces activités touristiques montagnardes lourdes de potentialités économiques en raison d'un interventionnisme considéré pour cette raison, dès l'entre-deux-guerres, comme un véritable programme d'intérêt général d'aménagement du territoire.

I. De l'*alpenstock* aux patins norvégiens : deux séquences pour une genèse des loisirs de montagne

Par opposition au piolet et à l'attirail complexe d'échelles et de cordes de l'alpiniste proprement dit, du « rochassier » apparu vers 1860 au moment où la cordée magnifique composée d'Edward Whymper et de son guide Michel Croz repousse les limites du raisonnable en collectionnant les « premières » en paroi³¹ au contraire de leurs devanciers parvenus aux sommets, tels Michel Paccard et Jacques Balmat au mont Blanc le 8 août 1786, par la voie détournée des névés, des langues et des calottes glaciaires³², l'*alpenstock* renvoie à la « consommation » débonnaire d'une montagne exclusivement estivale. Ce bâton ferré de l'excursionniste équipé sur le modèle des héros

30. Édité en 1936, le *Guide de poche des centres français de sports d'hiver* (Office de Propagande touristique, Paris, 120 p.) recense 154 centres de sports d'hiver soit : 12 dans les Vosges, 11 dans le Jura français, 4 dans le Massif Central, 19 dans les Pyrénées, 26 dans les Alpes du Sud et 82 dans les Alpes du Nord. Pour une analyse détaillée de ces chiffres, se reporter à Raymond Balseinte, « Les stations de sports d'hiver en France », *Revue de Géographie Alpine*, Vol. 46, n° 1, Grenoble, 1958, pp. 129-180. Il convient par ailleurs de noter le flou d'une telle dénomination de « station de sports d'hiver », puisque certaines de celles-ci, développées sur la souche de stations thermales ou climatiques à l'image, dans les Alpes, de Brides ou Saint-Gervais-les-Bains, de Chamonix, Pralognan, Passy, Saint-Pierre-de-Chartreuse, Villard-de-Lans ou encore Briançon, sont également portées sur la « Liste des stations hydrominérales, climatiques et uvales [établie Secrétariat d'État à la famille et à la Santé] à la date du 1^{er} janvier 1942 », *JORF*, 2-3 mars 1942, n° 53, pp. 889-890.

31. Cf. Marcel Pérès, *La cordée royale : Edward Whymper et Michel Croz, le prince des guides*, Chamonix, La Petite Collection, Guérin, 2011, 407 p.

32. Cf. Jean-Philippe Méglin, *L'espoir et le ciel. 8 août 1786 deux hommes sur le Mont-Blanc*, Pontarlier, Collection Montagne, Vandelle Éditions, 2015, 144 p.

de papier occupés à déambuler jusqu'aux faciles belvédères du Rigi Kulm ou de l'Allée Blanche imaginés avec un égal humour par Rodolphe Töpfer, Marc Twain ou encore Alphonse Daudet³³, vulgarisateurs notoires auprès du public bourgeois des charmes du séjour et de la randonnée alpestre, s'avère un pur produit «tour-istique». Littéralement dérivé, sur les deux plans chronologique et terminologique³⁴, du franchissement des cols alpins à la belle saison par une *gentry* britannique déjà affublée de cet accessoire emblématique sur les chemins de son «Tour» d'Europe, depuis les dernières années du Grand Siècle, avant que ne se développe beaucoup plus tardivement au cours de la Belle Époque et par l'entremise de la diffusion des patins norvégiens vantés avec enthousiasme par Henry Duhamel, le concept d'une villégiature à part entière au cœur d'une montagne hivernale enneigée³⁵.

-
33. Respectivement auteurs, dans une même veine burlesque, de trois ouvrages «incontournables» de la littérature alpine et à ce titre vulgarisateurs incontournables du tourisme et des loisirs de montagne auprès du grand public des temps pionniers du XIX^e et de la première décennie du XX^e siècle: Rodolphe Töpfer, *Voyages en zigzag ou excursion d'un pensionnat en vacances dans les cantons de Suisse et sur le revers italien des Alpes*, Paris, Chez J.-J. Ducochet et Compagnie, 1844, 542 p., (cf. pp. 1-198 et 267-338 pour les excursions strictement alpines); Marc Twain, *A tramp aboard*, London, American Publishing Company. Chatto & Windus, 631 p., (cf. pp. 241-541 pour l'évocation désopilante des travers du tourisme mondain dans les Alpes); Alphonse Daudet, *Tartarin sur les Alpes. Nouveaux exploits du héros tarasconnais*, Paris, Fayard frères éditeurs, 1901, 144 p., (par le récit des faux exploits de Tartarin, vantard pathologique, l'ouvrage est consacré en son entier à l'évocation moqueuse de tous les standards bourgeois du tourisme alpin de la Belle Époque).
34. Sur l'émergence d'un concept polysémique, sous le néologisme de «tourisme» cf.: Marc Boyer, *Le tourisme de l'an 2000*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1999, 265 p., pp. 37-41, (cf. aussi pp. 42-47 pour une étymologie des vocables montagnards et alpins); Gilles Bertrand, «Grand Tour (tourisme, touriste)», *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines*, Olivier Christin (dir.), Paris, Métailié, Vol. 1, 2010, 464 p., pp. 171-187.
35. Les vacances d'hiver ne datent pourtant pas de la Belle Époque. Dès les premières années du XIX^e siècle, les «hivernants» de l'Europe couronnée et bourgeoise se pressent sur une *Riviera* ligure bientôt prolongée à son extrémité occidentale par la non moins fameuse Côte d'Azur. Or, cette concurrence soudaine d'un séjour à la neige en vogue dans ces milieux fortunés à l'aube du XX^e siècle, motive par exemple les pouvoirs publics du département des Alpes-Maritimes à développer la pratique des sports d'hiver dans l'arrière-pays niçois afin de conserver captive cette clientèle huppée vitale à l'économie locale. Cf. Bertrand Larique, «Les sports d'hiver en France: un développement conflictuel? Histoire d'une innovation touristique (1890-1940)», *Flux*, n° 63-64 – *Innovations et territoires*, Métropolis, 2006, 140 p., pp. 7-19. De manière plus large, sur le thème de l'invention de la Côte d'Azur, cf.: Marc Boyer, *L'invention de la Côte d'Azur. L'hiver dans le Midi*, Paris, L'Harmattan, 2009, 439 p., (voir plus spécialement les pp. 15-68 centrées sur l'invention de «l'hivernage» méridional au cours du XVIII^e siècle); Alain Bottaro, «La villégiature anglaise et l'invention de la Côte d'Azur», *In Situ. Revue des Patrimoines* (Revue en ligne), 24/2014 – Architecture et urbanisme de villégiature: un état de la recherche, <https://insitu.revues.org/11060>

A. L'alpinisme, produit naturel d'un tourisme mondain

L'alpinisme engagé, sportif, extrême, élitiste, s'avère en réalité l'avatar naturel d'un mouvement à la fois plus ancien et nettement plus fédérateur de découverte, puis de valorisation culturelle du milieu montagnard par les rejetons de la « bonne société » anglo-saxonne découvrant les Alpes à l'occasion de leur Grand Tour. Cette pratique du voyage initiatique de plusieurs mois conduisant les jeunes gens à travers le continent à la découverte des « merveilles » de France, d'Italie, de Suisse et d'Allemagne, s'institutionnalise à l'aube du XVIII^e siècle selon un rituel précis et quasi immuable³⁶. Pendant plus de deux cents ans, jusqu'à la Grande Guerre, près d'une dizaine de générations d'aristocrates et de bourgeois réunis sous l'étiquette mondaine découvrent donc avec fascination les beautés naturelles de l'Alpe, au contact salvateur desquelles l'homme des Lumières³⁷ espère redécouvrir par le temps d'une pause temporelle inestimable, l'innocence perdue des « bons sauvages ». Marqués par une appétence exacerbée pour l'expérience quasi mystique du sublime³⁸, certains précurseurs évidents du mouvement romantique font même du séjour alpin dans la proximité de Genève le but exclusif du voyage, communauté confessionnelle oblige, dès avant l'embrasement de l'Europe révolutionnaire. Si Lord George Gordon Byron et le couple des époux Percy Bysshe et Mary Shelley défrayent la chronique par leurs frasques, à la Restauration, sur la rive helvétique du lac Léman³⁹, ils n'y sont néanmoins que de vagues émules des pionniers William Windham et Richard Pococke. Soit deux des explorateurs inspirés de la vallée de Chamonix au cours de l'été 1741, puisque la postérité n'a pas retenu le nom de leurs six autres compagnons du *Common Room*, dont ils vantent sans tarder les mérites et ceux conjoints des Chamoniards dans

36. Cf. *supra* note n° 27.

37. « L'homme » est évidemment à entendre ici dans sa signification étroite du genre masculin, tant il semble inutile de préciser combien le *Great Tour of Europe* ne saurait alors concerner que les rejetons mâles de la *gentry* britannique.

38. Sur ce thème très documenté, voir par exemple : Jean Lacroix, « L'évolution du sentiment de la montagne dans la littérature, des Lumières au romantisme », *Le Monde Alpin et Rhodanien*, n° 1-2/1988 – La haute montagne. Visions et représentations, *op. cit.*, pp. 205-224 ; Alain Roger, « Du pays "Affreux" aux sublimes horreurs », *Le Paysage et la question du sublime*, Réunion des Musées Nationaux, 1997, 255 p., pp. 187-197 ; Antoine Eche, « Les Anglais en France : sensualisme pérégrin et écriture du voyage dans la première moitié du XVIII^e siècle », *Projets de Paysage* (Revue en ligne), N° 4 – Représentations, perceptions, pratiques et constructions paysagères, http://www.projetsdepaysage.fr/fr/les_anglais_en_france_sensualisme_peregrin_et_ecriture_du_voyage_dans_la_premiere_moitie_du_xviii_e_siecle

39. Cf. Claire-Eliane Engel, *Byron et Shelley en Suisse et en Savoie. 1816*, Chambéry, Librairie Dardel, 1930, 111 p.

un guide au succès aussi fulgurant que durable auprès de leurs nombreux congénères candidats à la réplique de ce périple fondateur⁴⁰.

Dans cette optique, le paysage grandiose des «glacières» comme la fréquentation rustique des populations alpines participent à l'attrait d'excursions commuées en courses de plus en plus sportives. En marge des premiers exploits athlétiques réalisés par les plus entreprenants de ces touristes d'un nouveau genre, la dimension scientifique de l'équipée et dans tous les cas le goût du pittoresque continuent longtemps de pimenter le séjour montagnard. Lorsque l'alpinisme se distinguera enfin de l'activité commune et moins exposée de la simple randonnée alpine, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, certaines de ses figures emblématiques à l'image de William Augustus Brevort Coolidge⁴¹, conserveront d'ailleurs cette prédilection des pionniers de la discipline pour la compréhension du milieu local et la volonté d'en présenter la prodigieuse diversité à un large public par le moyen de nombreuses publications savantes⁴². À cette époque il est vrai, conséquence

40. Les explorateurs William Windham (1717-1761) et Richard Pococke (1704-1765) – «inventeurs» du fameux toponyme chamoniard de la «Mer de Glace» – ne sont pas, tant s'en faut, les premiers voyageurs à découvrir Chamonix et le massif du Mont-Blanc, en marge de leur Grand Tour. Mais ils sont assurément les premiers à en assurer la promotion dans les cercles mondains de l'Europe cosmopolite, dès 1744, par le moyen de publications circonstanciées. Cf. William Windham et Pierre Martel, *Relations de leurs deux voyages aux glacières de Chamonix (1741-1742). Texte original en français publié pour la première fois avec une introduction et des notes par Théophile Dufour*, Genève, Imprimerie Bonnant, 1879, 69 p.; l'ouvrage représente la première édition critique de deux textes manuscrits initialement rédigés en français, mais publiés en langue anglaise dès 1744 par l'ingénieur en optique Pierre Martel (1702-1761), l'un des correspondants genevois de Windham, sous le titre : *An account of the glaciers or ice Alps in Savoy. In two letters. One from an English gentleman to his friend at Geneva; the other from Peter Martel, to the said english gentleman [...]*, London, [...], 1744, 28 p.

41. La somme érudite rédigée dans son «repaire» de Grindelwald, une fois sa retraite sportive consommée, par le pasteur et professeur d'histoire William Augustus Brevort Coolidge (1850-1926), n'est au demeurant qu'une préfiguration livresque des documentaires cinématographiques à prétention didactique quasi systématiquement réalisés en marge de nombreuses expéditions modernes : *The Alps in nature and history*, New-York, E. P. Dutton and Company, 1908, 510 p., (ou, pour l'édition française de ce classique, *Les Alpes dans la nature et dans l'histoire. Édition française par Édouard Combe. Avec 23 planches et cartes hors-texte*, Paris, Librairie Payot et Cie, 1913, 547 p.).

42. Est-il besoin de rappeler combien les motivations scientifiques du physicien et géologue Horace-Bénédict de Saussure (1740-1799), l'inlassable promoteur de l'ouverture d'une voie d'accès au mont Blanc, à la fin du XVIII^e siècle, l'emportent chez le savant genevois sur une appétence secondaire – néanmoins indéniable – pour l'exploit athlétique ? Pour un exposé succinct cf. Paul Guichonnet, «Le Mont-Blanc dans la vie et l'œuvre d'Horace-Bénédict de Saussure», *Le Globe. Revue Genevoise de Géographie*, Vol. 128, n° 1, 1988, pp. 62-76.

de la prospérité victorienne, la prestigieuse *gentry* britannique viscéralement jalouse de son rang s'ouvre à la petite bourgeoise de la boutique, avant d'accepter par la force des choses un rapprochement avec cette élite récente d'un Nouveau Monde n'hésitant plus à envoyer ses enfants parfaire dans les meilleurs établissements d'enseignement du vieux continent, une éducation demeurée sommaire dans les anciennes colonies américaines. Avec pour résultat tangible d'une telle émulation sociale l'arrivée au pied des parois alpestres, l'été venu, d'une foule toujours plus nombreuse de jeunes anglo-saxons aventureux⁴³, au sein de laquelle se recrutent, dans un esprit paroxystique de compétition, les protagonistes majeurs de l'âge d'or de l'alpinisme⁴⁴, pressés d'accéder à la célébrité par l'enchaînement d'exploits retentissants⁴⁵. Tandis qu'à leur contact, recruté à l'origine pour sa connaissance du terrain parmi les solides montagnards du cru, chasseurs de chamois, braconniers en tout genre ou pilleurs de cristaux, le guide devient un professionnel de la montagne et de l'escalade à compter de la création, en 1821, avec celle de Chamonix, de la première « compagnie » structurée du massif alpin⁴⁶. En parallèle, une littérature de montagne émerge sous

-
43. Né à proximité de New-York en 1850, le révérend William Augustus Brevoort Coolidge est la parfaite illustration de ce profil d'Anglo-Saxon venu du Nouveau Monde « défricher » les sommets alpins après avoir découvert l'univers montagnard à l'âge de quinze ans, lors de ses vacances scolaires de très jeune étudiant en lettres classiques et en droit. Pour une courte biographie, voir par exemple Georges Sonnier, *La montagne et l'homme*, Paris, Albin Michel, 1970, 340 p., pp. 205-215.
44. Pour un exposé richement illustré de cet « âge d'or » courant de 1854 (conquête du Wetterhorn) à 1875 (ascension tragique du Cervin), tel que naguère défini par Coolidge, cf. Gilles Modica, 1865. *L'âge d'or de l'alpinisme*, Chamonix, Éditions Guérin, 2015, 400 p.
45. Cf. Peter H. Hansen, « Albert Smith, L'*Alpine Club*, et l'invention de l'alpinisme au milieu de l'ère victorienne (Traduit de l'Anglais par Michel Raspaud) », *Alpinisme et escalade*, Michel Raspaud et Jacques Defrance (dir.), STAPS, Vol. 21, n° 51, 2000, pp. 7-27. Consulter surtout, dans la continuité de sa thèse de doctorat (*Les Alpinistes victoriens*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 1996, 696 p.), les publications d'un des spécialistes français en la personne de Michel Tailland : « Alpine Club : émergence d'un modèle institutionnel », *Deux siècles d'alpinismes européens : origines et mutations des activités de grimpe*, Olivier Hoibian et Jacques Defrance (dir.), Paris, Sports en société, L'Harmattan, 2002, 396 p., pp. 9-22 ; « Alpine Club (1857-1914) », *L'invention de l'alpinisme : la montagne et l'affirmation de la bourgeoisie cultivée, 1786-1914*, Olivier Hoibian (dir.), Paris, Histoire et société, Belin, 2008, 367 p., pp. 29-74. Pour un propos très synthétique, voir aussi Paul Veyne, « L'alpinisme, une invention de la bourgeoisie », *L'Histoire*, n° 11, 1979, pp 41-49.
46. La Compagnie des Guides de Chamonix s'efforce d'ailleurs de verrouiller l'accès à la profession au bénéfice des seuls natifs de la vallée jusqu'au milieu des Années Folles. Roger Frison-Roche sera, en 1930, le premier « étranger » admis au sein du cénacle chamoniard. Cf. Daniel Chaubet, *Histoire de la Compagnie des Guides de Chamonix*,

les traits d'un genre spécifique et à la suite des célèbres *Murray*, *Badaker* et *Joanne*, les guides de voyage, gros succès de librairie, se multiplient dans toutes les langues pour permettre à la population hétérogène des premiers palaces ouverts dans le voisinage des anciennes auberges de village, de ne rien manquer des sites remarquables des environs⁴⁷.

Curieusement, l'alpiniste ivre d'absolu dans le dépassement de lui-même, cultivant dans la difficulté de l'escalade son idéal de l'engagement total, admiré pour son sens inné du *fighting spirit*, cohabite en bonne intelligence avec l'excursionniste placide vêtu de *tweed* jusque dans le salon de ces havres mondains ouverts sur le paysage des cimes. Par la combinaison des fulgurants progrès de la technologie mécanique et des premiers aménagements touristiques de la montagne, Monsieur Dumollet s'approche désormais sans efforts démesurés de la scène sur laquelle son voisin de chambre ou de table de la veille réalise les performances extraordinaires qu'il suit, vaguement épouvané, dans l'objectif de sa longue-vue montée sur pied⁴⁸. Le train à crémaillère dans les deux dernières décennies du XIX^e siècle⁴⁹, avant le câble du téléphérique dans l'entre-deux-guerres, facilite la randonnée des foules élégantes à

Montmélian, Les Savoisiennes, la Fontaine de Siloé, 1996, 212 p., p. 92-93, (pour un exposé des temps héroïques de structuration de la profession de guide, puis d'essor de la compagnie de 1821 à la Belle Époque, cf. pp. 11-46).

47. La bibliographie relative à la littérature de montagne s'avère pléthorique. Les ouvrages de Claire-Éliane Engel demeurent néanmoins une base classique : Claire-Éliane Engel, *La littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVII^e et XIX^e siècles*, Chambéry, Librairie Dardel, 1930, 285 p. ; Claire-Éliane Engel et Charles Vallot, *Les écrivains à la montagne. Ces monts affreux... (1650-1810)*, Paris, Delagrave, 1934, 320 p. et *Les écrivains à la montagne. Ces monts sublimes... (1803-1895)*, Paris, Delagrave, 1936, 320 p., (les deux ouvrages offrent une riche anthologie de textes). Sur le thème de l'évocation de la montagne par les guides de voyages, consulter : Renaud de Bellefon, « Des autochtones pris dans les filets des guides-livres : les guides de montagne (XIX^e-XX^e siècles) », *Les guides imprimés du XVII^e au XX^e siècle. Villes, paysages, voyages*, textes réunis par Gilles Chabaud, Evelyne Cohen, Natacha Coquery et Jérôme Penez, Paris, Mappemonde, Belin, 2000, 704 p., pp. 259-270 ; Michel Tailland, « Les guides imprimés en langue anglaise des alpinistes victoriens », *ibid.*, pp. 271-281.
48. En guise de clin d'œil facétieux au talent multiforme de Samivel, *M. Dumollet sur le Mont-Blanc. Les Aventures surprenantes de M. Dumollet (de Saint-Malo) durant son voyage de 1837 aux glaciers de Savoie et d'Helvétie, extraites du Cahier de ses Mémoires, recueillies, annotées et corrigées par Samivel et illustrées par le même d'après les documents du temps. Dédiées aux âmes sensibles*, Lyon, Imprimerie Artistique en Couleurs, 149 p.
49. Cf. Bertrand Blancheton et Jean-Jacques Marchi, « Le tourisme ferroviaire en France, une mise en perspective de 1870 à nos jours », *Histoire, Économie & société. Époque Moderne et Contemporaine*, 2011/3 – Varia, Armand Colin, 2011, pp. 95-113, (voir plus précisément pp. 99-101).

proximité du point de départ des grandes courses de neige et de rocher où elles se gardent bien de se risquer, même par la pensée, en contribuant ainsi auprès de cette masse timorée des estivants ordinaires à la renommée paradoxale du sport d'élite au nombre infime de pratiquants que représente l'alpinisme⁵⁰. Une telle déférence populaire vis-à-vis de ces héros archétypes explique d'ailleurs pour partie l'enjeu d'une telle discipline dans la compétition des identités nationales qu'exacerbent les différents gouvernements européens, sur fond de propagande politique notoire depuis la fin des années 1920, jusqu'à son point culminant de « l'Affaire » de l'Eiger, au lendemain de l'*Anschluss*⁵¹.

Mais si le téléphérique démocratise l'approche de la haute montagne auprès d'un public touristique d'extraction sociale de plus en plus populaire, il permet en parallèle le formidable développement d'une nouvelle forme de pratique de la montagne demeurée confidentielle, faute d'infrastructures de ce type, avant la Grande Guerre. Imaginé pour hisser à pied d'œuvre les contingents de randonneurs de la belle saison, l'engin se met soudain à déverser à la même cadence, au sommet de ces belvédères gravis sans plus de peine une fois l'hiver venu, des bataillons maintenant pacifiques de skieurs. Symbolisé par celui de Rochebrune inauguré à Megève le 10 décembre 1933, le téléphérique joue ainsi les traits d'union entre l'époque du règne sans partage de l'*alpenstock* et l'avènement de l'insolent succès des patins norvégiens, entre l'été montagnard et la morte-saison habituelle aux acteurs de la civilisation rurale de jadis⁵².

50. Malgré les exploits de rares aventurières sur les cimes, (une jeune chamoniarde, Marie Paradis, atteint pourtant le sommet du mont Blanc dès le 14 juillet 1808, soit vingt-deux ans après la première de Jacques Balmat et de Michel Paccard), la discipline demeure largement masculine et cultive d'ailleurs tout au long des XIX^e et XX^e siècles des valeurs ouvertement viriles: Cécile Ottogalli-Mazzacavallo et Jean Saint-Martin, « L'alpinisme féminin avant 1914: l'exemple d'une singularité à la française », *The Annual of CESH*, European Comitee for the History of Sport, 2004, pp. 101-117; Cécile Ottogalli-Mazzacavallo, « Des femmes à la conquête des sommets: Genre et Alpinisme (1874-1919) », *Clio. Histoire, femmes et société*, 23/2006 – Le genre et le sport, 2006, pp. 165-178 et « Quand le Club Alpin Français parle au féminin (1874-1919) », *Revue BABEL Langages, imaginaires, civilisations*, n° 10 – Une montagne de journaux, des journaux de montagne, Université de Toulon, 2004, pp. 227-250.

51. Pour une somme érudite sur la décennie meurtrière de compétition acharnée nécessaire à la conquête de l'Ogre de l'Oberland (l'un des « *drei großen Wandprobleme* », selon le mot célèbre de Fritz Kasperek), voir Rainer Rettner, *Triomphe et tragédies à l'Eiger. À la conquête de la face nord. 1932-1938*, Grenoble, Hommes et montagnes, Glénat, 2009, 319 p.

52. Le téléphérique de Rochebrune est le premier appareil de ce type conçu dans le but de transporter des skieurs. Pour une notice détaillée par Jean-François Lyon-Caen de son installation et de ses transformations ultérieures, consulter l'inventaire (en ligne) du *Patrimoine de Rhône-Alpes*: <http://www.patrimoine.rhonealpes.fr/dossier/teleferique-de-rochebrune/30503865-2123-4ab5-bf89-380ffb862a05>

B. Les sports d'hiver, déroutants produits d'une culture urbaine

Les récits datés des temps héroïques de l'excursion aux glaciers et des balbutiements de l'alpinisme abondent en anecdotes hôtelières mondaines, dès lors que la randonnée ou la voie d'escalade effectuée, tous les protagonistes de cet entre-soi se retrouvent invariablement à l'auberge, bientôt commuée en « palace », seul élément spécifique de premières stations de villégiature montagnarde développées sur le socle de villages traditionnels voués depuis des temps immémoriaux à l'agropastoralisme⁵³. Au salon, sous les moulures et les ors d'un décor ostentatoire, près de l'incontournable piano, les vêtements de sport exhibés alentour dans la journée cèdent la place aux tenues de soirée. Les codes sociaux du raffinement urbain reprennent leurs droits à la tombée du jour ou, plus exceptionnellement, lors des journées trop maussades pour attirer au dehors cet aréopage cosmopolite de la clientèle.

Cependant, malgré le décalage sensible des modes de vie entre ceux des estivants et de leurs hôtes villageois, le séjour montagnard d'agrément maintient une forme de proximité entre ces deux populations. Au plus fort de l'été, l'activité paysanne bat son plein et la *remue* des troupeaux, l'occupation des bergers à la fabrication des spécialités fromagères dans les bâtiments d'alpage, les fenaisons et autres récoltes animent l'agreste paysage composant la toile de fond indispensable à la réussite du séjour touristique. Sur les sentiers, le long des pentes, dans les hameaux, touristes et autochtones se croisent, échangent, commercent et parfois même se comprennent. Certes, tous les natifs ne sont pas devenus des guides ou des porteurs, loin de là. Mais dans leur ensemble, ils peuvent concevoir la mentalité de l'alpiniste pour avoir éprouvé avant lui l'effort physique de la marche d'approche ou, pour les plus téméraires, la griserie de l'escalade et la ténacité nécessaire pour atteindre coûte que coûte le sommet. À l'inverse leurs visiteurs attendris s'enthousiasment pour les traditions locales. Y compris les plus frelatées lorsque sous la forme d'un produit touristique avant la lettre un décor villageois à l'authenticité bientôt douteuse, comme inspiré des descriptions littéraires en vogue de Johanna Spyri⁵⁴, se fige dans un pastiche vaguement suisse au moment où,

53. Cf. par exemple, pour un bref exposé, Franck Delorme, « Du village-station à la station-village. Un siècle d'urbanisme en montagne », *In Situ. Revue des Patrimoines*. (Revue en ligne), 2014/24 – Architecture et urbanisme de villégiature : un état de la recherche, (13 p., pp. 2-5) : <https://insitu.revues.org/11243>

54. Johanna Spyri, *Heidi. Une histoire pour les enfants et pour ceux qui les aiment* par J. Spyri. Traduit de l'Allemand avec autorisation de l'auteur, Bâle – Genève, H. Georg Libraire-éditeur, 1882, 261 p. (pour les descriptions un peu mièvres de l'alpe cf. pp. 1-53 et 209-261).

en parallèle, se scelle l'aspect définitif de mirobolants costumes indigènes si peu traditionnels dans leur complexité qu'ils méritent à juste titre le qualificatif de « folklorique » composé par les premiers ethnographes⁵⁵. Quoi qu'il en soit la bourgade montagnarde ancestrale demeure envers et contre tout le symbole du séjour estival de la Belle Époque puisqu'à sa périphérie pensions de familles et résidences de luxe continuent d'en revendiquer l'appartenance et qu'au déclenchement de la Grande Guerre, pour peu de temps encore, les deux mondes y cohabitent toujours étroitement.

Or à l'issue du conflit, en deux décennies, soit à peine le temps d'une génération, les choses changent de manière radicale avec l'essor fulgurant des sports d'hiver : irrémédiablement la « station » se libère comme d'un carcan de ce cadre originel obligé. La première raison en est technique. La pratique du patin sur glace familière aux populations septentrionales de l'Europe depuis la préhistoire⁵⁶, discipline emblématique de l'imaginaire touristique hivernal des années 1890-1930, s'avère pourtant parfaitement inconnue des montagnards avant sa diffusion par la bourgeoisie citadine dans ses lieux favoris de villégiature⁵⁷. Faute de lacs ou de mares naturellement gelés,

55. Cf. Jean-Pierre Lethuillier, « Introduction : Costumes régionaux, objets d'histoire », *Les costumes régionaux. Entre mémoire et histoire*, Jean-Pierre Lethuillier (dir.), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, 584 p., pp. 7-26 ; Madeleine Blondel, « Pour une lecture anthropologique du costume régional », *ibid.*, pp. 279-288.

56. Cf. par exemple Hans Christian Küchelmann and Petar Zidarov, « Let's skate together! Skating on bones in the past and today », *From hooves to horns, from mollusc to mammoth. Manufacture and use of bone artefacts from prehistoric times to the present. Proceedings of the 4th meeting of the ICAZ Worked Bone Research Group at Tallinn, 26th – 31st of august 2003. (Edited by Heidi Luik, Alice M. Choyke, Colleen E. Batey and Lembi Lõugas)*, Muinasaja Teadus, 15, Tallinn, 2005, pp. 425-444, (voir notamment la carte de répartition des nombreux sites archéologiques remontant à l'âge du bronze d'où ont été exhumés des patins confectionnés en os, p. 431).

57. La pratique du patinage sur glace et de son pendant estival du patin à roulettes, développée dès 1870 dans des *skating rings* spécialement aménagés – la première patinoire artificielle sur glace n'est inaugurée dans la capitale qu'en 1884 – connaît par exemple une vogue fulgurante dans le Paris de la fin du XIX^e siècle. Cf. Joanne Vajda, « Espaces de loisirs de la société cosmopolite parisienne. L'influence de l'élite voyageuse, 1855-1937 », *Divertissements et loisirs dans les sociétés urbaines à l'époque moderne et contemporaine*, Robert Beck et Anna Madœuf (dir.), Tours, Presses universitaires François Rabelais, 2005, 410 p., pp. 83-98, (voir les pp. 86-92). Durant toute la Belle Époque, la représentation des patineurs et élégantes patineuses sur glace constitue d'ailleurs un lieu commun de la production graphique, notamment publicitaire. Sur ce point, consulter par exemple Jean-Yves Guillaïn, « La représentation des activités physiques dans les almanachs des Postes (du Second Empire à la Seconde Guerre mondiale) », *STAPS. Revue internationale des Sciences du Sport et de l'Éducation Physique*, 2005/1 – n° 67, De Bœck Supérieur, 2006, pp. 89-104, (cf. pp. 94-95).

la discipline requiert en effet la construction d'équipements onéreux, plans d'eau artificiels puis patinoires construites en « dur » à l'écart de la concentration urbaine d'anciens villages au développement contraint par le manque de place. Encore plus gros dévoreur d'espace le ski est pareillement inconnu des montagnes françaises du fait de son origine scandinave, préalablement à sa laborieuse promotion par une poignée de citoyens entichés de l'univers montagnard à l'image édifiante de son précurseur français Henry Duhamel, poncif de grand bourgeois parisien venu, pour raison de santé, vivre de ses rentes à Grenoble⁵⁸. Contrairement aux activités « douces » de randonnée et d'alpinisme conditionnées par le seul entretien d'un réseau de chemins et de refuges que s'efforcent d'aménager les structures associatives du Club alpin français, du *Touring club* de France et d'une pléthore de sociétés sportives locales⁵⁹, le succès du ski alpin est intimement associé dès l'origine de son exploitation touristique à la réalisation d'ouvrages d'art d'une tout autre importance, liés au premier chef à la problématique de remontées mécaniques sans lesquelles, faute d'apparaître ouvertement ludique pour ne pas imposer l'engagement d'un effort physique intense, la pratique en serait restée tout aussi confidentielle que celle de l'escalade. Est-il besoin d'une preuve ? Le ski de fond ou ski nordique, le descendant direct des fameux « patins norvégiens » séculaires introduit dans le programme des premières

58. Cf. *supra* note n° 12.

59. Cf. Marcel Jail, « Les sociétés sportives d'alpinistes et les refuges de montagne dans les Alpes françaises depuis 1874 », *Revue de Géographie Alpine*, Vol. 63, n° 1, Grenoble, 1975, pp. 5-50. Quant au Club alpin français, imité de l'*Alpine Club* fondé à Londres en 1857, sa première section voit le jour à Paris en 1871. Soit dix-neuf ans avant la création au même endroit du *Touring club* de France par de fervents cyclistes attachés à la promotion touristique des richesses paysagères et patrimoniales de la France, lesquels n'initient en son sein une section dévolue au tourisme hivernal qu'en 1908. Curieusement, parce que le CAF demeure focalisé de manière élitiste sur l'encadrement conjoint de la randonnée et de l'alpinisme, c'est donc son concurrent du TCF qui, sensible dès l'origine à la problématique du tourisme populaire, joue les premiers rôles dans le développement de la pratique ludique du ski de masse à compter des dernières années de la Belle Époque. Cette inaptitude du CAF à prendre en compte le formidable potentiel de développement des sports hivernaux de glisse motive d'ailleurs en 1924 une partie de ses membres, devenus adeptes inconditionnels de ces nouvelles disciplines alpines, à faire sécession pour fonder la Fédération française de ski. Sur tous ces points, consulter : Catherine Bertho-Lavenir, *La roue et le stylo. Comment sommes-nous devenus touristes*, Paris, Le Champ Médiologique, Éditions Odile Jacob, 1999, 428 p., pp. 87-112 ; Yann Drouet, « The "CAF" at the borders : Geopolitical and military stakes of the creation of the French Alpine Club », *International Journal of History of Sport*, Vol. 22, Issue 1, Illinois Press, North American Society for Sport History, 2005, pp. 59-69 ; E. John B. Allen, *The culture and sport of skiing, From Antiquity to World War II*, Amherst, University of Massachusetts Press, 2007, 384 p., pp. 107-121 et 165-169.

olympiades de Chamonix dès 1924 au contraire de son dérivé « alpin » plus tardivement consacré au rang de discipline olympique, en 1936, demeure cependant marginal au regard de la masse des pratiquants d'activités de neige rebutés par l'engagement athlétique requis, malgré le succès médiatique grandissant du biathlon par exemple, depuis l'orée des années 2000⁶⁰.

De fait, en matière de sports d'hiver, la ville et la culture urbaine s'exportent dans une montagne hivernale où toute référence à la civilisation rurale immémoriale semble absorbée par le manteau neigeux. Pour le touriste des Années Folles, consommateur frénétique d'émotions purement ludiques, le sport et la distraction, voire la fête le soir venu, prennent l'avantage sur l'aspect grandiose du paysage. En germe le champ de neige à peine balisé sur lequel il déambule, damé de manière rudimentaire par le simple passage de précédents skieurs⁶¹, préfigure déjà l'actuel *snow park* d'altitude, symboliquement coupé de son environnement montagnard par les filets qui en délimitent le pourtour, les projecteurs qui l'illuminent à la nuit tombante et la sonorisation agressive qui le noie sous un flot musical permanent de forte intensité⁶². Le froid de fin de journée tombe vite et la soirée fait s'engouffrer

60. Contrairement au ski alpin enfin consacré par le mouvement olympique lors des Jeux de Garmisch-Partenkirchen en 1936, son ancêtre « nordique » est introduit dans le programme de ceux de 1924. À Chamonix, le Norvégien Thorleif Haug enlève tout d'abord l'épreuve disputée sur la distance de 18 kilomètres avant de s'imposer lors de l'épreuve reine de cette première olympiade d'hiver, le « 50 kilomètres ». Pour une notice concise, cf. E. John B. Allen, *Historical dictionary of skiing*, Toronto, The Scarecrow Press, 2012, XIX + 347 p., pp. 137-138 et p. 235.

61. En France, c'est Émile Allais (1912-2012), alors directeur du service des Pistes de la station de Courchevel qui, en 1959, fait importer la première chenillette des États-Unis – le fameux « *snow cat* » de marque Ratrac –, où il a compris l'intérêt d'un damage systématique des pistes. Cf. Gilles Chappaz, *Allais, la légende d'Émile*, Chamonix, Éditions Guérin, 2007, 230 p. pp. 149-151.

62. La pratique du ski alpin s'avère consubstantielle, dans sa version de loisir, à la construction d'équipements artificiels de plus en plus lourds. Ainsi sa première forme lors de la Belle Époque finissante, soit celle du saut à ski – très éloigné dans sa dimension ludique de la logique originelle du déplacement sur patins de bois développée par les vieux peuples arctiques – nécessite très vite l'aménagement de tremplins permanents de grande hauteur, construits en « dur », proposant une piste d'élan et de réception aux profils naturels largement retravaillés. Pour une illustration du lancement d'une station, à la Belle Époque, par la construction de tremplins de saut, cf. Jean-Paul Derai, « Les tremplins de ski à Beuil », *Rencontres autour du patrimoine sportif et de la mémoire du sport* (publication en ligne), Musée National du Sport / Université Nice Sophia Antipolis, 24-26 novembre 2011 : http://www.museedusport.fr/sites/default/files/Les%20tremplins%20de%20beuil_Jean%20Paul%20DERAI.pdf

le skieur dans les bâtiments à l'architecture délibérément fonctionnelle de stations spécialement urbanisées pour une clientèle citadine désireuse d'y trouver comme en ville commerces, restaurants ou *dancings*. De pratique relativement facile une fois acquis les rudiments de la technique, grâce à l'évolution constante du matériel et à la qualité des méthodes d'enseignement, le ski de loisir ne requiert plus aucune forme d'ascétisme et l'ambiance du séjour en station se fait bruyamment festive, loin de celle prévalant toujours dans la rusticité des refuges de haute montagne.

Bien sûr la qualité du domaine skiable laisse encore à désirer et le concept de la préparation des pistes ne franchira l'Atlantique pour gagner la vieille Europe, en provenance des Rocheuses américaines, qu'à l'issue de la seconde guerre mondiale tant, dans l'urgence, le pressant chantier de l'équipement en remontées mécaniques et l'indispensable réflexion théorique inhérente à de nouvelles formes d'urbanisme et d'architecture annonciatrices de la station intégrée des Trente Glorieuses l'emportent sur cette problématique⁶³. Mais l'engouement croissant pour les joies de la glisse d'une classe de cadres supérieurs en pleine ascension sociale — complément numérique avantageux de l'étroite clientèle mondaine des temps pionniers — pressée d'affirmer son insolente réussite par des rituels collectifs ostentatoires étalonnés sur ceux des cercles aristocratiques et bourgeois, se combine avec le développement d'une presse sportive relayant les exploits des premières générations de champions des disciplines alpines⁶⁴, figures stylisées de la vitalité en guise de mannequins de propagande au teint hâlé révélateurs de

63. À l'entame des années 1930, l'ingénieur Vittorio Bonadè Bottino (1889-1979) réalise pour Gianni Agnelli (1866-1945) et le véritable initiateur du projet son fils Edoardo (1892-1935), tous deux désireux de diversifier leurs affaires dans le contexte économique difficile de la Grande Dépression, sur le site presque vierge de toute construction du col de Sestrières en Val Chisone, à 2000 mètres d'altitude, le brouillon de la première station « intégrée » de sports d'hiver conçue en totale rupture par rapport au modèle villageois traditionnel, tant sur le plan de l'urbanisme que de l'architecture et symbolisée par les deux tours futuristes des hôtels Torre et Duchi d'Aosta. Pour une riche iconographie voir : Daniella Finocchi, *Sestrières from its origins to the fifties*, Borgaro Torinese, G. Canale & C.S.p.A. Publishers, 1996, 157 p. ; Cremino Pistafioica, *Sestrières, la sua neve, la sua storia 1896-1939*, Borgone di Susa, 1999, 174 p. ; sur le thème du laboratoire urbanistique et architectural, consulter : Luciano Bolzoni, *Architettura moderna nelle Alpi italiane. Dal 1900 alla fine degli anni Cinquanta*, Ivrea, Quaderni di cultura alpina, n° 72, Priuli & Verlucca editori, 2000, 143 p., pp. 9-29 et 62-63 ; Antonio De Rossi, *Architettura alpina e moderna in Piemonte e Valle d'Aosta*, Torino, Umberto Allemandi & C., 2006, 78 p., pp. 32-56.

64. Cf. Yves Moralès : « Le virage sportif du ski français dans l'entre-deux-guerres », *Sport et identités*, Serge Fauché, Jean-Paul Callède, Jean-Louis Gay-Lescot et Jean-Paul Laplagne (dir.), Paris, Espace et temps du sport, L'Harmattan, 2000, 456 p., pp. 271-287.

l'idéologie dominante de l'Homme nouveau⁶⁵, pour assurer avec la mode du séjour aux sports d'hiver le décollage de l'économie du ski. Quand bien même une frange encore infime de la population s'y adonne plus ou moins régulièrement au crépuscule des années 1930, qui aurait pu prévoir un tel succès, en moins de trois décennies à ce point troublées sur les plans social et politique? Nanti d'une imagerie *glamour* à souhait véhiculée par les élites, le ski génère inéluctablement une industrie de loisir aussi ludique par essence que lourde de promesses économiques, incarnée dans un mouvement rappelant celui de la professionnalisation des guides de haute montagne au cours du XIX^e siècle, par le cliché du semillant moniteur de ski apparu au lendemain de la Grande Guerre. Chronologiquement ce premier professionnel de la neige — l'hôtelier mis à part et bien avant l'arrivée du technicien de remontées mécaniques — voit même son statut enfin juridiquement défini sous le gouvernement de Front populaire, à l'issue d'une succession de déboires notamment liés à la volonté de contrôle hégémonique par le CAF de l'encadrement de tous les sports de montagne. L'heureux dénouement de la stérile polémique se traduit d'ailleurs par la création d'une École nationale du ski français autonome, réorganisée ensuite toutes affaires cessantes par le régime de Vichy dès l'automne 1940⁶⁶ dans le but avoué par des pouvoirs publics soucieux de la fierté nationale d'imposer sur les pistes de l'Hexagone l'enseignement de la célèbre méthode « tricolore » mise au point par Émile Allais, afin d'y contrecarrer l'hégémonie jusqu'alors insolente du non moins fameux « style autrichien »⁶⁷.

65. Au sujet d'une idéologie de « l'Homme nouveau » peu à peu commune à toute l'Europe de l'entre-deux-guerres, du fait de sa popularisation par les régimes totalitaires contemporains, consulter Sophie-Anne Leterrier, « L'Homme nouveau, de l'exégèse à la propagande », *L'Homme nouveau dans l'Europe fasciste (1922-1945). Entre dictature et totalitarisme*, Marie-Anne Matard-Bonucci et Pierre Milza (dir.), Paris, Histoire, Fayard, 2004, 374 p., p. 23-33. Voir aussi : Daniele Marchesini, « Corps et pouvoir dans l'Italie fasciste : Mussolini, Carnera et les Italiens », *Sport, corps et société de masse. Le projet d'un homme nouveau*, Georges Bensoussan, Paul Dietsch, Caroline François et Hubert Strouc (dir.), Paris, Recherches, Armand Colin, 2012, 284 p., pp. 91-104 ; Johann Chapoutot, « La Grèce et la guerre : corps et sport sous le III^e Reich », *ibid.*, pp. 105-116 ; Sylvain Dufraisie, « Le champion, incarnation de l'homme nouveau soviétique : une genèse 1934-1953 », *ibid.*, pp. 229-241.

66. Cf. Alice Travers, *Politique et représentation de la montagne sous Vichy. La montagne éducatrice. 1940-1944*, Paris, Espaces et Temps du Sport, L'Harmattan, 2001, 284 p., pp. 130-133.

67. Dès 1934 la Fédération française de ski issue dix ans plus tôt d'une scission du CAF tente en vain d'imposer le monopole d'enseignement d'une École nationale de ski placée sous sa responsabilité à la concurrence d'écoles privées, avant que Léo Lagrange n'impose courant 1937 la structure désormais unique de l'ENSF. Différence notoire toutefois entre

Qu'il semble loin, à la veille de la Drôle de Guerre et de la Débâcle de juin 1940, le pompeux discours utilitariste des doctes conférenciers et rédacteurs de brochures appliqués, lors de la Belle Époque, à vanter les mérites du ski à des fins de déplacement auprès des militaires, des curés et des facteurs des villages de montagne. Signe des temps, l'hôtel villageois au confort rustique, intégré à la bourgade traditionnelle, cède la place à la résidence de tourisme commercialisée par l'aménageur de la station construite *ex nihilo* en site vierge.

II. De l'hôtelier à l'aménageur : deux séquences pour une genèse de l'industrie touristique en montagne

L'essor de l'alpinisme relève pour l'essentiel de l'initiative privée et *a fortiori* celui de « l'alpinisme populaire » pour, en guise d'hommage, désigner la randonnée pédestre en montagne de la formule chère à Émile Roux-Parassac⁶⁸. Du milieu du XVIII^e siècle à celui du XX^e siècle ne se dégage en effet aucune volonté politique de contrôle de son développement, ni de réglementation véritablement contraignante de sa pratique. Seule l'action d'organismes de type associatif, à l'image du CAF et du TCF déjà évoqués, s'avère déterminante

le moniteur de ski et le guide de haute montagne : les jeunes générations de montagnards sont paradoxalement initiées aux joies de la glisse sur des skis récemment importés là par leurs promoteurs citoyens, dans le même temps que les premiers « hivernants ». Par conséquent, en dépit de la figure mythique du mégevand Émile Allais, le premier moniteur officiellement reconnu par cette officine « tricolore » et à l'inverse du monopole revendiqué par les communautés humaines montagnardes sur la profession de guide jusqu'au milieu des années 1930, le « pull rouge » s'avère déjà souvent, à cette époque, un enfant de la ville installé en station. Ce trait caractéristique accuse encore, si besoin était, la dimension urbaine du « système » des sports d'hiver par opposition à celui de l'alpinisme. Cf. Jean-Paul Guérin et Hervé Gumuchian, « Les moniteurs du Ski français », *Revue de Géographie Alpine*, Vol. 64, n° 1, Grenoble, 1976, pp. 5-29, (voir plus spécialement les pp. 6-14) ; Alexandre Yvoret, « Aux fondements de la création de l'ENSA. Des années 1930 aux années 1950 », *L'ENSA à la conquête des sommets. La montagne sur les voies de l'excellence*, Michaël Attali (dir.), Grenoble, Montagne et innovation, PUG, 2015, 406 p., pp. 33-54. Quant à l'évolution des méthodes de ski lors de cette période, voir également Michaël Attali, « Apprendre à skier. Savoirs et compétences professionnelles des moniteurs de ski des années 1930 aux années 1990 », *ibid.*, pp. 195-222.

68. Émile Roux-Parassac, *L'alpinisme populaire. Le rôle social de l'alpinisme*, Grenoble, Gratier et Rey Libraires-éditeurs, 1904, 47 + 5 p. ; Émile Roux (1874-1940) dit « Parassac », du nom d'un hameau de la commune de Veyne où il passe une partie de son enfance, également surnommé le « barde alpin », est alors un écrivain prolixe et un infatigable conférencier en faveur de la promotion des Alpes auprès du grand public.

comme, indirectement, celle de l'armée par la création des troupes alpines et l'ouverture par le génie militaire de nombreuses routes à travers les massifs frontaliers des Vosges, du Jura, des Alpes et des Pyrénées⁶⁹. Malgré la structuration de la profession de guide par la création de compagnies soucieuses de leurs seuls équilibres internes, puisqu'il faut attendre le régime de Vichy pour noter la consécration autoritaire d'un syndicat national unifié⁷⁰, cet univers originel des loisirs de montagne demeure étroitement lié à la logique de la villégiature traditionnelle et de l'hôtellerie classique. Hormis l'implantation de rares *vie ferrate* dont le public français ne s'entichera d'ailleurs réellement qu'à la fin du xx^e siècle et la construction puis l'entretien courant assez peu dispendieux de refuges sommaires, de tables d'orientation ou de panneaux indicateurs souvent financés par la publicité de mécènes historiques⁷¹, la pratique de la montagne estivale ne requiert guère de lourds équipements.

Car l'engouement pour les courses hivernales ne se généralise qu'après la seconde guerre mondiale, favorisé par la multiplication des grandes expéditions himalayennes et le décollage de l'industrie des sports d'hiver stimulant conjointement l'amélioration du matériel d'escalade et de bivouac, comme celle de vêtements techniques adaptés au froid. Sur les sentiers de randonnée au contraire les choses ne changent guère depuis le début du xx^e siècle et le

69. La Route des Alpes promue en 1909 par le *Touring club* de France et la compagnie ferroviaire PLM afin de relier les rives du Léman aux plages de la Côte d'Azur, mais réellement exploitée à compter de l'été 1911 par un service régulier d'autocars limité à certains tronçons de l'itinéraire – le col de l'Iseran ne devient enfin carrossable qu'en 1937 par exemple – en est l'illustration flagrante. En conséquence d'une situation diplomatique franco-italienne tendue dans les années 1880-1915, puis à nouveau lors des années 1922-1945, sont en effet ouvertes les voies militaires de desserte des ouvrages fortifiés implantés dans les secteurs stratégiques des cols du Petit-Saint-Bernard, du Galibier, de l'Isard, de Vars, de la Cayolle et de la Bonnette, que ne tardent donc pas à emprunter, dès la Belle Époque, les premiers touristes motorisés et de nombreux cyclo-touristes. Cf. Henri Ferrand, *La Route des Alpes françaises du Léman à la Mer*, Grenoble, Jules Rey, 1912, 169 p. et *Nice to Évian by the Route des Alpes*, London – Boston, The Medici Society, 1925, 153 p.

70. Cf. Alice Travers, *Politique et représentation de la montagne sous Vichy*. [...], *op. cit.*, pp. 134-147.

71. Sur le thème de l'essor d'une signalisation routière et touristique par le biais du mécénat d'entreprises emblématiques de l'industrie des pneumatiques (Michelin, Dunlop, etc.) ou de l'évergétisme associatif du TCF, voir : Marina Duhamel-Herz, *Un demi-siècle de signalisation routière. Naissance et évolution du panneau de signalisation routière en France, 1894-1946*, Paris, Presses de l'École Nationale des Ponts et Chaussées, 1994, 158 p. ; Jacques Nouvier, « Histoire de la signalisation touristique », *Cahiers Espaces*, n° 63 – Signalisation et signalétique touristique, Paris, Éditions Espaces, 1999, 160 p., pp. 10-28 ; Catherine Bertho Lavenir, *La roue et le stylo* [...], *op. cit.*, pp. 194-196.

paysage du col du Bonhomme par exemple, célèbre passage de l'itinéraire pourtant si fréquenté du Tour du Mont-Blanc, entre Faucigny et Tarentaise, rappelle toujours peu ou prou aujourd'hui la disposition des confins en ce jour du 3 septembre 1923 où Antoine Borrel, personnalité du milieu parlementaire savoyard et militant infatigable de la cause du tourisme hexagonal, y inaugure la table d'orientation et le refuge éponyme offerts par un TCF dont il devient d'ailleurs le président d'honneur en 1945⁷². Rien de tel en revanche sur les champs de ski avoisinants, où les sports d'hiver contribuent dès les Années Folles à la métamorphose urbaine des versants sur lesquels ils s'implantent à grands frais de terrassements de routes d'accès et de pistes, d'un foisonnement de pylônes, de câbles et l'émergence d'un dense parc immobilier. Érigée en enjeu national à la fin de l'entre-deux-guerres, l'économie du tourisme de neige devient l'un des vecteurs – peut-être même la vitrine par excellence – de la mise en œuvre par les pouvoirs publics d'une politique dorénavant planifiée d'aménagement du territoire déployée à la croisée d'une œuvre administrative de revitalisation de certains terroirs touchés par un exode rural massif et de la réglementation de l'urbanisme⁷³. Sport de masse réservé en pratique à la frange la plus aisée des différentes clientèles nationale et étrangère, au grand dam de ses précurseurs les plus idéalistes, du fait de l'échec patent d'initiatives plus ou moins désordonnées d'encouragement du ski réellement populaire, forte pourvoyeuse de devises d'origine internationale, « l'industrie » du ski devient ainsi une affaire d'État dès avant l'agencement formel de son cadre institutionnel par le régime de Vichy.

72. Antoine Borrel (1878-1961), natif de Tarentaise, journaliste prolifique, président du conseil général de Savoie de 1920 à 1940 sous l'étiquette du parti républicain socialiste puis du parti radical, député, sénateur, sous-secrétaire d'État dans les gouvernements Millerand et Leygues, partisan précoce du développement des sports d'hiver est l'un des promoteurs inlassables du développement de l'économie touristique française, présidant notamment aux destinées de la Fédération des syndicats d'initiative dès 1926 ou, à la Libération, du Comité de tourisme en montagne du *Touring club* de France. Pour une courte notice biographique, consulter le *Dictionnaire des parlementaires français de la Troisième République (1889-1940)*, Jean Joly (dir.), Paris, PUF, t. II, 1968, pp. 679-680. Cf. également *infra*, note n° 107.

73. Des universitaires de renom, géographes émules de Raoul Blanchard au sein de l'Institut de géographie alpine pour la plupart, se chargent d'ailleurs d'apporter une caution scientifique à cette politique en s'efforçant de mesurer l'impact positif du développement touristique des sports d'hiver, de l'Entre-deux-guerres aux Trente Glorieuses, sur la vitalité démographique et économique des communautés montagnardes. Pour une illustration flagrante de ce parti pris élogieux, voir par exemple Germaine Veyret-Vermer, « Le tourisme au secours de la montagne : l'exemple de Val d'Isère », *Revue de Géographie Alpine*, Vol. 44, n° 1, Grenoble, 1956, pp. 37-56.

A. La villégiature de loisir, produit montagnard de prolongement du précédent thermal et climatique

Avant le milieu du ^{xx}e siècle se distinguent dans l'ambiance du charme suranné de la Belle Époque deux types majeurs de stations touristiques implantées en montagne : celui des palaces ordonnés à la périphérie d'un fort noyau villageois ancestral, à une altitude relativement moyenne, s'opposant à la prolifération en certaines localités, sur une souche villageoise généralement plus modeste parce que d'implantation plus élevée, d'une *noria* de villas cossues et de chalets résidentiels⁷⁴ étagés dans la pente. Ceci même si la vogue, depuis la fin des années 1990, de la réhabilitation quasi systématique du bâti des unités touristiques les plus anciennes selon les canons architecturaux d'un style néo-montagnard vaguement alpin, désormais aussi caricatural qu'uniforme d'un massif à l'autre, vient brouiller la perception de cette opposition originelle entre deux modèles jusqu'alors aisément « repérables » par des observateurs le cas échéant modérément avertis⁷⁵ ;

74. C'est dans l'Entre-deux-guerres que le « chalet » devient un objet typique de l'architecture des stations, sans plus aucun lien avec le bâti traditionnel. Le terme devient d'ailleurs à cette époque le moyen de distinguer une résidence de loisir quand les paysans de son voisinage, ainsi qu'en témoignent les vieux documents écrits de toute nature, continuent de parler de leur « maison » principale par opposition à leurs « montagnettes » intermédiaires étagées sur les versants, entre les villages permanents et l'étagé des habitats temporaires d'estive effectivement constitués par les sommaires chalets d'alpage exempts de tout confort. À l'instar du ski importé de la ville, le concept du chalet comme le vocable servant à le désigner, se révèlent de purs produits urbains que les montagnards de souche se sont toutefois paradoxalement appropriés, sans même s'en rendre compte, dans un curieux processus d'acculturation au contact de leurs visiteurs. Sur ce sujet dorénavant bien documenté, voir par exemple Jean-Paul Brusson, « L'invention du chalet. Henry-Jacques Le Même, architecte à Megève », *Revue de Géographie Alpine*, Vol. 84, n° 3, Grenoble, 1996, pp. 41-50 et « Le chalet, nouveau rapport au lieu, nouveau statut », *ibid.*, Vol. 90, n° 4, pp. 65-72.

75. Sur l'apogée d'un « *Heidiland* alpin » issu du vigoureux « relookage » de maintes unités touristiques caractéristiques des choix architecturaux arrêtés lors des années 1960-1970, mouvement initié à Courchevel au tournant du ^{xxi}e siècle, voir : Marie Wozniak, *L'architecture dans l'aventure des sports d'hiver. Stations de Tarentaise 1945-2000*, Chambéry, SSHA – FACIM, Mémoires et Documents & L'Histoire en Savoie, T. CIX, 2006, 239 p., pp. 122-158 et pp. 182-200 ; Vincent Viès, « Du moderne au pastiche. Questionnement sur l'urbanisme des stations de ski et d'alpinisme », *Mondes du Tourisme*, 1/2010 – Varia, 2010, pp. 39-48. L'ébauche précoce d'une réflexion globale sur ce phénomène de « disneylandisation » de l'univers montagnard à travers l'exemple helvétique, transcendant la problématique d'une « folklorisation alpine » des stations de sports d'hiver par le développement d'une architecture néo-traditionnelle, est à porter au crédit de l'ethnologue Bernard Crettaz : *La beauté du reste. Confession d'un conservateur*

profanes maintenant incapables de saisir au premier coup d'œil les différences cependant flagrantes de la logique constructive propre à chacun de ces ensembles, du fait du grossier travestissement des architectures comme du bouleversement des plans primitifs d'urbanisme, pareillement corrompus par d'insidieuses opérations successives de promotion immobilière engagées sous couvert de simples travaux de « rénovation » du bâti ancien. La plupart des sites emblématiques des aménagements pionniers sont ainsi devenus difficilement intelligibles, à l'image de Chamonix ou encore de Val d'Isère dans les Alpes françaises du Nord, pour s'en tenir aux exemples naguère caractéristiques d'un premier modèle peu à peu dénaturé sous l'effet d'une irrésistible pression urbaine⁷⁶, au contraire des sites certes plus « modestes » de Peisey-Nancroix ou de Pralognan-la-Vanoise toujours peu ou prou fidèles à leur dessin initial – pour combien de temps encore ? – dans la perpétuation d'un schéma dorénavant séculaire éclaté en une nébuleuse de « villages » distincts⁷⁷.

Or, la raison d'un tel dualisme initial s'avère très simple : elle se révèle purement historique. Car des Vosges aux Pyrénées, du Jura aux Alpes et au Massif central, le tourisme montagnard s'est primitivement développé dans

de musée sur la perfection et l'enfermement de la Suisse et des Alpes, Genève, Éditions Zoé, 1993, 197 p. (cf. tout particulièrement les développements consacrés à l'invention de « l'archipel villageois », pp. 123-150) et *Disneyalp. Riflessioni di un etnografo conservatore museale alpino*, Ivrea, Priuli & Verlucca, 2011, 58 p.

76. Cf.: Germaine Veyret-Verner et Elisabeth Petit, « De la grande station à la petite ville : l'exemple de Chamonix – Mont Blanc », *Revue de Géographie Alpine*, Vol. 60, n° 2, Grenoble, 1972, pp. 285-305 ; Bernard Debarbieux, *Chamonix Mont-Blanc. 1860-2000. Les coulisses de l'aménagement. Édition revue, illustrée, augmentée*, Servoz, Edimontagne, 2001, 207 p., pp. 135-181. À Val d'Isère, c'est le choix à la fin des années 1980 du développement d'un vrai faux village selon le concept du « régionalisme synthétique » cher à l'urbaniste et architecte Jean-Louis Chanéac, ou l'émergence d'un « vernaculaire touristique » sans réel lien avec le village ancestral, qui rend difficile la compréhension du site originel.
77. L'examen de la carte géographique d'implantation des unités touristiques, dans les Alpes comme dans les Pyrénées, révèle en effet cette dichotomie originelle. Avec l'essor du ski, dans l'Entre-deux-guerres, les lieux de villégiature ont progressivement gagné le haut des massifs, à l'amont des premières réalisations pérennes installées au contraire bien plus tôt dans le fond des vallées : en Pays de Savoie, le Mont-Revard se développe ainsi à l'aplomb d'Aix-les-Bains, Megève à celui de Saint-Gervais-les-Bains, les stations tarines des Dorons de Vanoise en couronne au-dessus de Brides-les-Bains, etc. ; les seuls contre-exemples notoires consistant justement en de rares sites d'altitude déjà ouvertement dédiés à l'alpinisme dès le xix^e siècle, à l'image de Chamonix, de Pralognan-la-Vanoise ou encore de Peisey-Nancroix. Sur ce point, consulter Jean Miège, « La vie touristique en Savoie. Première partie. Les facteurs de développement », *Revue de Géographie Alpine*, Vol. 21, n° 4, Grenoble, 1933, pp. 749-817, (cf. en l'occurrence pp. 768-790).

la proximité des sources thermales à compter des dernières décennies du XVIII^e siècle. De Luchon ou Cauterets à la Bourboule ou à Vichy, de Digne à Uriage, d'Aix-les-Bains ou Évian à Plombières, la montagne devient, au terme du Siècle des Lumières, l'arrière-plan obligé du somptueux décor des villes d'eau avant de représenter la destination favorite des paisibles excursions bientôt proposées par les hôteliers à leur clientèle privilégiée de curistes, dès l'entame de l'époque romantique, en marge des soins proprement dits dispensés au quotidien dans les établissements de bains. Les dates concordent en effet parfaitement entre le renouveau d'un thermalisme évanescant lors de l'interminable parenthèse médiévale ouverte à l'issue de son âge d'or antique et l'irrésistible essor moderne du tourisme mondain⁷⁸. Dans les Alpes du Nord aux XVIII^e et XIX^e siècles, ces lieux cosmopolites du séjour estival de la frange la plus fortunée de l'élite européenne représentent d'ailleurs très vite quelques-unes des étapes « incontournables » sur le circuit du Grand Tour de la *gentry* anglo-saxonne. Puis, avec un temps de retard par rapport aux vénérables stations des piémonts illustrées par la situation d'Aix-les-Bains dans le cadre d'un exemple savoyard à cet égard exemplaire, « lancée » deux siècles et demi avant Thonon ou Évian, les établissements de bains situés au cœur des massifs centraux connaissent ensuite d'autant plus de succès que leur grandiose environnement naturel s'avère propice aux émois d'un public néoromantique avide de sublime. Au départ de la base résidentielle de Saint-Gervais, conséquence de cette nouvelle conjoncture, un nombre croissant d'estivants poussent ainsi la curiosité vers Chamonix et le fameux belvédère glaciaire du Montenvers ou, depuis celle de Brides,

78. Sur le vaste thème des conséquences sociales, économiques et institutionnelles de l'âge d'or de la villégiature thermale au cours du XIX^e siècle, consulter par exemple : Paul Gerbod, « Les "fièvres thermales" en France au XIX^e siècle », *Revue Historique*, Tome 277, Fasc. 2, Paris, PUF, 1987, pp. 309-334 ; Dominique Jarrassé, *Les thermes romantiques. Bains et villégiatures en France de 1800 à 1850*, Aurillac, Thermalisme et civilisation, Fasc. II, Publications de l'Institut d'études du Massif central, 1992, 295 p., pp. 23-96 (sur le thème de l'essor d'une architecture thermale spécifique cf. pp. 171-232 et sur ceux de la villégiature comme de l'imaginaire thermal, pp. 233-264) ; Jérôme Pénez, *Histoire du thermalisme en France au XIX^e siècle. Eau, médecine et loisirs*, Paris, Economica, 2005, 334 p., pp. 10-52. Quant aux parcours de « promenade » aménagés dans le voisinage immédiat des établissements de bains, éléments indissociables dans la seconde moitié du XIX^e siècle de tout site de villégiature thermale et préalables obligés aux excursions réalisées ensuite par certains curistes curieux de pousser plus loin, ils sont partout plus ou moins copiés sur le modèle des somptueux équipements dont s'est dotée la cité de Vichy : Frédéric Dutheil, « Promenades dans les parcs de Vichy et saisons thermales (1850-1870) », *Ethnologie Française*, 2006/3 – Îles réelles, îles rêvées, Vol. 36, Paris, PUF, pp. 543-552.

se hissent à travers les vertigineux défilés rocheux conduisant de Pralognan au col de la Vanoise par des chemins paradoxalement assez commodes dans un tel environnement de haute altitude⁷⁹. Dans ce modèle touristique élitiste et bourgeois dont l'apogée coïncide vers 1860 avec les séjours répétés de la reine Victoria à Aix-les-Bains ou ceux du couple impérial français à Vichy, à Eugénie-les-Bains ou à Plombières, la logique d'une économie purement hôtelière et résidentielle l'emporte toutefois sur toute autre forme de considération⁸⁰. La greffe des premiers contingents de sages excursionnistes, puis des initiateurs ascétiques de l'alpinisme sportif sur la souche d'une masse de curistes prioritairement contemplatifs, ne change pas encore la donne. Même si de nouveaux satellites de cette *norïa* de centres thermaux de vallée se développent à leur périphérie plus ou moins immédiate sans justifier de l'existence en leur sein du moindre équipement de bains, initialement financés par les capitaux privés de véritables dynasties familiales indigènes. Avant que, vers la fin du siècle, lorsque ces fonds autochtones n'y suffisent plus du fait d'une farouche concurrence commerciale entre les promoteurs des différents sites imputable à la construction de palaces toujours plus vastes, nantis du confort dernier cri comme d'une profusion de dispendieuses annexes de prestige, des investisseurs extérieurs aux cellules villageoises ancestrales s'agrègent alors inévitablement à cette aventure du développement touristique montagnard. Banquiers bien sûr, mais aussi

79. Cf. Jean-Paul Gay : « Plaisirs et ennui des curistes à Saint-Gervais au XIX^e siècle », *Les plaisirs en Savoie. Actes du XL^e Congrès des Sociétés Savantes de Savoie. La Roche-sur-Foron 9-10 septembre 2006*, Mémoires et Documents, Nouvelle Série – n° 8, Académie du Faucigny, 2009, 263 p. ; *Saint-Gervais. Deux siècles de thermalisme. 1806-2006*, Montmélian, Les Savoisiennes, La Fontaine de Siloé, 2009, 216 p., pp. 56-60, (sur la rivalité croissante entre Saint-Gervais et Chamonix, pp. 108-114). Pour une présentation suggestive d'excursions au départ de Brides sur le « Chemin de la montagne (Brides-Vanoise) », cf. François Arnollet, *Nos Alpes, Isère et Dorons. Guide d'excursions autour de Brides, Salins, Bonnevalles-Bains, Bourg-Saint-Maurice, Pralognan, Val d'Isère, etc. Suivi d'un mémento pratique du baigneur et du touriste aux stations thermales et de montagne de la Tarentaise mis à jour en 1895*, Moûtiers, François Ducloux Imprimeur-Editeur, 1895, 464 p., pp. 79-154. Voir également : Marc Boyer, « La vie touristique des Dorons de la Vanoise, son évolution récente. (Premier article) », *Revue de Géographie de Lyon*, Vol. 30, n° 2, 1955, pp. 103-135, (sur ce thème cf. pp. 107-117) ; Christophe Gauchon, « Pralognan-la-Vanoise : la singularité d'une trajectoire politique », *Pralognan capitale de la Vanoise*, Lionel Laslaz (dir.), Bourg-Saint-Maurice, Éditions L'Edelweiss, 2007, 303 p., pp. 23-51, p. 24-25.

80. Au sujet de la dimension financière et affairiste de « l'eldorado » thermal, consulter par exemple la synthèse de Jérôme Pénez, « Les réseaux d'investissement dans le thermalisme au XIX^e siècle en France », *In Situ. Revue des Patrimoines* (Revue en ligne), 4/2004 – Les réseaux de villégiature, <https://insitu.revues.org/1665>

compagnies ferroviaires, lesquelles voient dans cette destination de villégiature nouvelle un moyen évident d'assurer la rentabilité trop souvent aléatoire d'exploitation de certaines de leurs lignes secondaires⁸¹.

Un site de moyenne montagne perché à 1 500 mètres d'altitude au-dessus du lac du Bourget explicite parfaitement, de manière archétypique, le contexte institutionnel et les enjeux commerciaux de ce genre particulier d'opération d'implantation d'une « station climatique » confiée à la maîtrise d'ouvrage d'un des acteurs majeurs du secteur des transports dans le prolongement, pour ainsi dire, d'un centre thermal d'envergure⁸². Le plateau savoyard du Revard accueille assurément la première expérience française d'installation selon ce schéma singulier, d'un équipement spécifiquement dédié à la villégiature en site montagnard vierge. Le site est au demeurant très vite adapté, au lendemain de la première guerre mondiale, à l'offre commerciale de séjours aux sports d'hiver par le biais d'une « réclame » publicitaire pugnace en faveur de la pratique du ski de style alpin⁸³ commuée par la force des choses,

-
81. Pour une illustration, à travers l'exemple savoyard, de ces enjeux de l'adaptation de « l'outillage » touristique – chambres d'hôtels, appartements, villas et chalets d'altitude – aux souhaits de confort d'une clientèle exigeante et, sous la Troisième République, de l'amélioration des voies d'accès notamment ferroviaires dans le développement des sites touristiques de montagne, consulter : Jean Miège, « La vie touristique en Savoie. Suite et fin », *Revue de Géographie Alpine*, Vol. 22, n° 1, Grenoble, 1934, pp. 5-213, (en l'espèce cf. pp. 23-58) et « La vie touristique en Savoie. Première partie. Les facteurs de développement », *op. cit.*, pp. 791-807. Voir aussi, Pierre Messiez, « Rail et tourisme dans la Savoie du XIX^e siècle », *Les Savoyards et le tourisme depuis l'Annexion. Actes du XLII^e Congrès des Sociétés Savantes de Savoie. Albertville 13-14 septembre 2008*, Albertville, Cahiers du Vieux Conflans, n° 170, 2009, 320 p., pp. 117-130.
82. Cf. : Elsa Belle, « Aix-les-Bains carrefour de villégiatures : thermalisme, climatisme, sports d'hiver et bords de lac », *In Situ. Revue des Patrimoines* (Revue en ligne), 24/2014 – *op. cit.*, <https://insitu.revues.org/11132> ; François Fouger, « L'importance des sociétés de chemin de fer dans le développement de la première station de ski française, le Mont-Revard », *ibid.*, 4/2004 – Les réseaux de villégiature, <https://insitu.revues.org/1906>. Dans les Pyrénées, la station de Superbagnères développée dans « l'orbite » de la ville thermale de Bagnères-de-Luchon, de 1912 à 1922 – les travaux sont évidemment interrompus lors de la Grande Guerre – par la construction d'un hôtel de luxe implanté à 1800 mètres d'altitude, en site vierge, au terminus d'une voie de chemin de fer à crémaillère relève, de manière quasi contemporaine, de la même logique : Alban et André Leymarie, *Le chemin de fer à crémaillère de Luchon à Superbagnères. 1912-1966*, Nîmes, Éditions Lacour-Olle, 2006, 96 p. ; voir aussi, pour une synthèse à l'échelle de la chaîne des Pyrénées, Christophe Bouneau, « La politique touristique de la Compagnie du Midi (1852-1937) », *Midi. Revue de Sciences Humaines et de Littérature de la France du Sud*, n° 3, Eché Éditeur, 1987, pp. 76-87.
83. L'une des premières et, à ce titre, l'une des plus célèbres affiches ferroviaires de promotion des sports d'hiver, datée de 1910 et éditée par la Compagnie PLM, montre figé sur fond de hautes cimes enneigées peu révélatrices de la véritable disposition des lieux, un sauteur

un demi-siècle plus tard, dans l'ambiance d'une rivalité devenue impitoyable entre les principaux exploitants de « l'or blanc », en la promotion de toute la variété d'activités sportives aujourd'hui dites « douces » ou « nordiques » beaucoup mieux adaptées à la plane géomorphologie des lieux. En effet, puisque les plus téméraires des curistes aixois prennent assez tôt dans le cours du XIX^e siècle l'habitude de se faire monter à dos de mules sur le belvédère du lac du Bourget, la Compagnie des Thermes s'associe par conséquent très intelligemment avec celle du PLM⁸⁴ afin d'y transporter sans efforts la foule des estivants par le moyen de la construction d'une voie de chemin de fer étroite, la fameuse « crémaillère » inaugurée en 1892 – remplacée en 1935 par un téléphérique de grande portée –, au terminus de laquelle pousse un quartier d'hôtels de luxe agrémenté d'un golf dans la proximité de la gare d'arrivée⁸⁵. Dans la dynamique aujourd'hui injustement méconnue d'une ouverture de ces établissements hôteliers dès l'hiver 1909, soit plus d'une décennie avant le lancement de premières saisons hivernales par les hôtels du *Mont d'Arbois* à Megève ou du *Lac Bleu* à Saint-Bon⁸⁶ dont la

sur le tremplin du Mont-Revard. Cf. Henri Billiez, « Les affiches ferroviaires illustrées du PLM : Aix, Lac et Revard », *Art et Mémoire*, n° 3, Société d'Art et d'Histoire d'Aix-les-Bains, Aix-les-Bains, 1995, 148 p., pp. 5-13. De manière générale, sur ce thème, voir Jean-Yves Guillain, « Villégiature, loisirs sportifs et chemins de fer : l'image du sport dans les affiches ferroviaires (1919-1939) », *Revue d'Histoire des Chemins de fer*, 35/2006 – Les chemins de fer. De l'histoire diplomatique à l'histoire de l'art, <https://rhcf.revues.org/518>

84. Pour prendre la mesure de « l'épopée » économique et industrielle de la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée de 1857 à 1937, se reporter à l'ouvrage de référence de Jean Chaintreau, Jean Cuny et Georges Mathieu, *Les chemins de fer du PLM*, Paris, La Vie du rail, 1993, 384 p., pp. 36-97, (cf. pp. 94-97 pour une rapide évocation des activités extra-ferroviaires de la compagnie en matière de tourisme et d'hôtellerie).
85. Cf. la monographie aussi détaillée que richement illustrée de cet équipement par François Fouger, *Le Chemin de fer à crémaillère. Aix-les-Bains / Le Revard*, Aix-les-Bains, Société d'Art et d'Histoire d'Aix-les-Bains, 2000, 160 p.
86. À la suite de la création d'un club de ski lors de la saison 1908-1909, un service hivernal régulier du train à crémaillère permet le déroulement de la première véritable saison d'hiver du Mont-Revard par l'ouverture permanente du *Grand Hôtel*, équipé pour l'occasion du chauffage central. À Megève, il faut en revanche attendre la saison 1921-1922 pour que l'hôtel du *Mont d'Arbois* construit par Noémie de Rothschild, pourtant devancé de quelques années par de plus modestes établissements, ouvre ses quarante chambres à la clientèle huppée des dynasties princières de la vieille Europe. À Saint-Bon, c'est seulement lors de la saison de 1924-1925 que le célèbre hôtel du *Lac Bleu* bâti par le maire de la commune et inauguré en 1908, imite à son tour ces prestigieux devanciers. Cf. Raymond Balseinte, « Megève ou la transformation d'une agglomération montagnarde par les sports d'hiver », *Revue de Géographie Alpine*, Vol. 47, n° 2 Grenoble, 1959, pp. 131-224, p. 157-158 ; Marc Boyer, « La vie touristique des Dorons de la Vanoise, son évolution récente. (Deuxième et dernier article) », *Revue de Géographie de Lyon*, Vol. 30, n° 3, 1955, pp. 201-222, (cf. p. 201-202).

mémoire collective s'obstine étrangement à retenir le souvenir exclusif, la société du PLM s'efforce de développer les activités d'une Compagnie du Revard manquant de peu, par la faute d'un ferme soutien de la part de son partenaire financier dans la conduite de cet ambitieux projet, l'obtention auprès du Comité international olympique du privilège d'organiser en 1924 les premiers Jeux d'hiver de l'histoire moderne de l'olympisme⁸⁷. Détail cependant incongru pour l'entendement actuel, alors qu'une patinoire, un tremplin de saut et de premières pistes de ski sont spécialement aménagées à l'occasion de cette ouverture, il convient d'attendre plus de deux décennies pour que soit enfin mise en chantier la première remontée mécanique sur ce vaste plateau occidental du massif des Bauges⁸⁸. Navrante illustration de l'irré-médiable déclin d'une station autrefois pionnière doublement handicapée, à la fin des années 1930, par sa nature obsolète d'équipement touristique placé à la charge exclusive d'une structure d'initiative privée aux capitaux de plus en plus limités dans le contexte de la profonde dépression mondiale consécutive au krach boursier de 1929, autant que par la sévère concurrence des vastes champs de ski proposés, dans les récentes stations de haute altitude principalement dédiées aux sports d'hiver, à une clientèle rendue exigeante par les fulgurants progrès conjoints du matériel et de la technique de glisse. Seule sa position ambiguë d'accessoire d'un centre thermal d'Aix-les-Bains à la forte fréquentation estivale permet finalement au site de se maintenir en dépit d'une apathie hivernale croissante, jusqu'à l'horizon du dernier tiers du xx^e siècle et sa relance par des collectivités locales dotées de nouvelles attributions en matière de développement économique induites par l'instauration d'une politique de décentralisation contemporaine du regain, sur le sol français, d'une pratique du ski de fond un peu moins confidentielle.

Toutefois, le trait d'union entre ce premier modèle de station de villégiature montagnarde et celui de la station de sports d'hiver à part entière tel qu'il sera synthétisé puis mûri dans les cabinets ministériels des gouvernements

87. En 1923, la compagnie du PLM rachète à la Compagnie des Thermes, son associée d'origine, sa participation dans le capital social de la Compagnie du Revard pour exploiter désormais seule le site du Mont-Revard par le biais d'une filiale spécialement créée sous l'appellation de Société hôtelière du PLM. Sur tous ces points, consulter le très riche numéro spécial de la revue *Art et Mémoire* consacrée au site : *Le Revard. Numéro Spécial. Art et Mémoire*, n° 6, Société d'Art et d'Histoire d'Aix-les-Bains, Aix-les-Bains, 1996, 148 p.

88. *Ibid.* ; jusqu'à l'inauguration de la première remontée mécanique, lors de l'hiver 1932, après avoir rapidement dévalé les courtes pistes inhérentes au relief peu accentué du vaste plateau du Revard, le skieur est toujours remonté à son point de départ par le moyen – devenu anachronique – d'un traîneau à traction animale.

du Front Populaire et de Vichy, tient incontestablement au courant hygiéniste. L'inspirateur direct du vaste programme conduit avec constance par les pouvoirs publics⁸⁹, tout au long des Années Folles, d'implantation *ex nihilo* en milieu montagnard de centres climatiques à vertu médicale⁹⁰ selon un montage institutionnel et financier hybride confiant à l'appareil d'État la tâche d'encadrer, voire de contraindre l'investissement particulier en faveur de cette œuvre engagée au prétexte d'une grande cause nationale. Il est vrai qu'en haut lieu, les méfaits de la révolution industrielle sont enfin pris au sérieux sur le strict plan de la santé publique, tandis que la Grande Guerre a généré un nombre considérable de déficients respiratoires, et qu'au surplus le virus de la grippe espagnole comme les bacilles de la tuberculose continuent à décimer très avant dans le cours des années 1920 une population durablement affaiblie par les privations en tout genre inhérentes à une économie de pénurie lancinante deux décennies durant⁹¹. Par conséquent, la singulière vague constructive de *sanatoria* de l'entre-deux-guerres représente en matière d'urbanisme et d'architecture le galop d'essai ou l'étude

89. Consulter par exemple : Jacques Léonard, *Archives du corps. La santé au XIX^e siècle*, Rennes, De Mémoire d'homme : l'Histoire, Ouest-France Université, 1986, 329 p., (sur la problématique de l'hygiène de l'air et de la respiration, cf. pp. 53-94) ; Stéphane Frioux, Patrick Fournier et Sophie Chauveau, *Hygiène et santé en Europe. De la fin du XVIII^e siècle aux lendemains de la Première Guerre Mondiale*, Paris, Histoire, SEDES, 2011, 256 p., (pour une chronologie de « l'hygiénisation » des sociétés européennes de 1770 à 1910, cf. pp. 15-95). Pour une rapide synthèse de la genèse, en Europe et depuis l'Antiquité, des politiques publiques de santé, cf. Jacques Valin et France Mésle, « Origine des politiques de santé », *Démographie. Analyse et synthèse. VII. Histoire des idées et politiques de population*, Graziella Caselli, Jacques Valin et Guillaume Wunsch (dir.), Paris, Manuels, Éditions de l'INED, 2006, 920 p., pp. 303-326.

90. Quant à l'origine de ce mouvement, parmi les nombreux travaux de Daniela Vaj, consulter : « La montagne qui guérit : altitude, médecins et voyages au XIX^e siècle », *Relations savantes, voyages et discours scientifiques*, Sophie Linon-Chipon et Daniela Vaj (dir.), Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, 2006, pp. 205-229 ; « La géographie médicale et l'immunité phtisique des altitudes. Aux sources d'une hypothèse thérapeutique », *Le Bon air des Alpes. (Numéro thématique) – Revue de Géographie Alpine*, Vol. 93, n° 1, Grenoble, 2005, 122 p., pp. 21-33.

91. Sur l'épisode épidémique oublié de la « grippe espagnole », voir : Pierre Darmon, « Une tragédie dans la tragédie : la grippe espagnole en France (avril 1918 – avril 1919) », *Annales de Démographie historique*, Vol. 2000, n° 2, Paris, Belin, 2001, pp. 153-175 ; Jean Guénel, « La grippe "espagnole" en France en 1918-1919 », *Histoire des Sciences médicales*, t. XXXVIII, n° 2, Société Française d'Histoire de la Médecine, 2004, pp. 165-175. Au sujet – très documenté – du fléau de la tuberculose, consulter par exemple : Dominique Dessertine et Olivier Faure, *Combattre la tuberculose (1900-1940)*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1988, 244 p. ; Pierre Guillaume, « Tuberculose et montagne. Naissance d'un mythe », *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, Vol. 30, n° 1, pp. 32-39.

préparatoire grandeur nature, en un mot le laboratoire technique et institutionnel de la forme ultérieure conférée par leurs promoteurs aux stations de sports d'hiver caractéristiques de l'idéologie administrative des Trente Glorieuses⁹². Il est à ce sujet révélateur de voir à l'œuvre un même architecte en la personne d'Henry-Jacques Le Même, dessinant les bâtiments emblématiques du centre climatique du plateau d'Assy après avoir conçu à Megève de très nombreux chalets de loisir sur le modèle du chalet du *Mont d'Arbois* créé pour Noémie de Rothschild ; puis, alternant en quelque sorte sa collaboration à l'édification de plusieurs types de phalanstères, imaginer en parallèle dans un style néo-régionaliste à Chedde et à Ugine, aux deux extrémités du point focal du Val d'Arly, quatre cités ouvrières participant à l'essor des usines électrochimiques et électrométallurgiques fondées cinquante ans au préalable par les industriels Paul Corbin et Paul Girod⁹³. Quel raccourci historique et géographique saisissant offre en effet la mention de ces chantiers d'apparence si divers, pourtant ouverts sous la conduite d'un concepteur

92. Sur cette première phase « lourde » de l'aménagement montagnard, dans la première moitié du xx^e siècle, par l'implantation d'imposantes unités médicales en sites d'altitude vierges, voir par exemple Jean-Bernard Cremnitzer, *Architecture et santé. Le temps du sanatorium en France et en Europe*, Paris, Picard, 2005, 161 p. (cf. pp. 13-28 pour l'évocation de la naissance du concept de sanatorium). Pour des textes synthétiques cf. : Anne-Marie Châtelet, « 1860-1902. La naissance du sanatorium en Europe », *Histoire et réhabilitation des sanatoriums en Europe. Actes de colloque*, Jean-Bernard Cremnitzer et Bernard Toulhier (dir.), Paris, Docomomo International, 2004, 100 p., pp. 17-24 ; Jean-Bernard Cremnitzer, « 1920-1935. Les "Quinze Glorieuses" du sanatorium en France : une nouvelle culture environnementale », *ibid.*, pp. 35-49 ; Dave Lüthi, « L'influence du bon air sur l'architecture. Une guérison formelle ? Apparition du sanatorium alpin en Suisse 1880-1914 », *Le Bon air des Alpes*, *op. cit.*, pp. 43-52.

93. Sur le plateau d'Assy, Henry-Jacques Le Même assisté de Pol Abraham réalise, de 1929 à 1935, les vastes ensembles du Roc-des-Fiz, de Guébriant et de Martel de Janville. Puis, influencé par les concepts de l'utopie sociale relative à la problématique du logement ouvrier, il conçoit seul, de 1940 à 1942, la cité-jardin des Nids à Chedde, avant celles des Corrües, du Nan Trouble et de La Nouvelle Avenue, à Ugine, de 1945 à 1948, en qualité d'ingénieur de la Reconstruction pour le département de la Savoie. Voir : Anne Tobé, « Le développement du Plateau d'Assy », *Les « quinze glorieuses de l'architecture sanatoriale »*, *Programme phare du mouvement moderne*, Passy, CREHA, 2006, 150 p., pp. 36-41 ; Jean-Paul Brusson, « L'architecture des sanatoriums de Passy (Le Même et Abraham, architectes, 1927-1937) », *ibid.*, pp. 65-68 ; Marie-Françoise Bal, *Ugine au xx^e siècle, itinéraire d'une ville industrielle*, Grenoble, Histoire industrielle, PUG, 1993, 73 p. + 24 planches hors-texte, pp. 49-54 ; Ludovic Cailluet, *Chedde. Un siècle d'industrie au pays du Mont-Blanc*, Grenoble, Histoire industrielle, PUG, 1997, 185 p., pp. 77-82. Pour une présentation synthétique (richement illustrée) de l'ensemble de l'œuvre d'Henry-Jacques Le Même, consulter Mélanie Manin (dir.), *Henry-Jacques Le Même 1897-1997 / Architecte. Art du détail et génie du lieu*, Annecy, CAUE de Haute-Savoie, 16 p.

unique, à une poignée de kilomètres les uns des autres! Ne convient-il pas d'y reconnaître sous une forme symbolique très éclairante le parcours initiatique confinant, en trois étapes, à la genèse du concept de station intégrée telle que le définissent avec précision les rapports des trois missions d'études – les étonnantes « missions 42 et 43 » – diligentées, lors de la période de l'Occupation, sous les auspices du régime de Vichy, par le Service d'aménagement de la montagne du commissariat général à l'Éducation générale et Sportive⁹⁴? Car semble bien résider là le pendant institutionnel des phases d'une réflexion purement technique conduisant aux préconisations constructives d'un bâti fonctionnel modestement expérimentées avant-guerre, mais systématisées ensuite par les exécutants du Plan neige des années 1960-1970 après leur synthèse préalable, à Courchevel, de 1945 à 1955⁹⁵.

En matière de développement du potentiel touristique montagnard de l'Hexagone, à la fin du premier quart du xx^e siècle, les conséquences administratives d'un événement de portée planétaire bouleversent contre toute attente les équilibres traditionnels hérités du siècle précédent, en substituant au foisonnement trop souvent désordonné des initiatives privées la définition autoritaire par la puissance publique d'un cadre planifié au sein duquel doivent obligatoirement s'agencer tous les projets portés, à des titres variés, par les différents acteurs locaux. Après le cataclysme destructeur de la Grande Guerre, l'État maintient par la force des choses une mobilisation énergétique de tous ses services, dans le prolongement de son action

94. À l'été 1942, ces trois « missions » d'expertise sont respectivement chargées de prospecter dans les massifs du Mont-Blanc, de la Vanoise, du Queyras et de l'Ubaye les sites d'altitude favorables à l'implantation en terrain vierge d'une station de classe internationale. Leurs rapports, élaborés au sein du service d'Aménagement de la montagne (SAM) au cours de l'hiver suivant, sont officiellement présentés au commissariat général à l'Éducation générale et Sportive (CGEGS) lors du printemps 1943. Cf. Alice Travers, *Politique et représentation de la montagne sous Vichy*. [...], *op. cit.*, pp. 87-88.

95. Sur le thème du laboratoire institutionnel, urbanistique et architectural représenté par Courchevel, se reporter aux monographies de Jean-François Lyon-Cæn: « Courchevel 1850: la "superstation" des Alpes françaises. L'invention d'une pensée nouvelle pour l'urbanisme et l'architecture en montagne », *Revue de Géographie Alpine*, Grenoble, vol. 84, n° 3, 1996, pp. 51-69; *Chappis, Pradelle, Rey-Millet. Courchevel naissance d'une station*, Paris, Éditions du Linteau, 2013, 150 p., (cf. notamment, pour un exposé succinct, les pp. 9-16). Pour une présentation synthétique de la doctrine française d'implantation des stations de sports d'hiver, systématisée ensuite par Maurice Michaud et ses collaborateurs du Service d'études et d'aménagement touristique de la montagne (SEATM) lors de la mise en œuvre du Plan Neige, voir par exemple Rémy Knafou, *Les stations intégrées de sport d'hiver des Alpes françaises. L'aménagement de la montagne à la « française »*, Paris, Masson, 1978, 319 p., pp. 37-52.

dirigiste nécessité durant le conflit par la poursuite de l'effort de guerre⁹⁶, afin d'enrôler toutes les forces vives de la Nation dans l'immense tâche de la reconstruction des régions sinistrées et plus largement encore du redressement, voire de la reconversion d'une partie de l'appareil productif du pays. Sur fond de l'aberrante paix de Versailles, un zèle technocratique et planificateur sans précédent à cette échelle devient ainsi la norme de l'action publique au moment où s'imposent, du fait de l'ampleur de la tâche confiée aux services étatiques déconcentrés, de nouvelles problématiques d'aménagement du territoire⁹⁷. Dans l'ambiance d'années folles au climat social tendu, révélateur d'une société en crise, la Grande Dépression si lourde d'effets quant à la montée des extrémismes européens comme, à terme, au déclenchement du second conflit mondial, hypothèque la poursuite d'un redressement économique déjà précaire tout en condamnant définitivement l'espoir d'un équilibre des finances publiques demeuré hypothétique depuis la fin de la guerre. À l'image de ses homologues d'États voisins, le gouvernement français, au demeurant englué dans les méandres d'un jeu parlementaire facteur d'instabilité ministérielle chronique, trouve la parade à son inefficacité politique dans le renforcement d'une action administrative acceptée avec fatalisme, sans états d'âme apparents, par une population rompue à la tradition d'un vieux pays centralisé. Dès avant la victoire électorale du Front populaire le dirigisme, fruit d'une planification rigide, devient l'instrument ordinaire d'une gouvernance assurée par les grands corps de l'État. Dont les services spécialisés, quasi autonomes dans le choix ou au moins dans l'inflexion de leurs axes stratégiques d'action, se montrent obsédés par la recherche prospective de nouvelles sources de profit pour l'économie nationale, enfin susceptibles de pallier le marasme de pans entiers des secteurs traditionnels de l'agriculture et de l'industrie⁹⁸.

96. Voir par exemple, pour une vue d'ensemble très concise, Fabienne Bock, « L'exubérance de l'État en France de 1914 à 1918 », *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, Vol. 3, n° 1 – La guerre en son siècle, 1984, pp. 41-52.

97. Pour d'éclairantes synthèses sur ce thème très documenté, voir par exemple : Bertrand Vayssière, « Relever la France dans les Après-Guerres : reconstruction ou réaménagement ? », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2009/4, n° 236 – Guerres et après-guerres, Paris, PUF, 2009, pp. 45-60 ; Romain Gustiaux, « Les grands travaux de Louis Loucheur : une activité ministérielle au service de l'effort de guerre, de la reconstruction et la construction de logements (1916-1930) », *Pour Mémoire. Revue du Comité d'Histoire*, n° HS / Hiver 2015-2016 – La grande Guerre et les travaux publics, Paris, conseil général de l'Environnement et du Développement durable, 2016, 226 p., pp. 186-192 ; Christian-Noël Queffélec, « Les débats doctrinaux autour de la reconstruction après la guerre de 1914-1918 », *ibid.*, pp. 207-219.

98. Pour une illustration – balnéaire – des influences paradoxales de la « crise » sur le développement touristique cf. Johan Vincent, « Comment les crises économiques

L'essoufflement de la machine économique nationale plonge dans la gêne un État en manque crucial de devises à l'heure où, frappées par un exode rural massif, les montagnes se vident. À l'inverse, les citadins aspirent – revendication sociale majeure – à prendre des vacances hors du cadre urbain. Dans cette conjoncture déroutante, encouragée jusqu'au début des années 1920 par une pléthore de promoteurs privés indistinctement associatifs ou marchands remédiant presque seuls à l'incurie gouvernementale par leur zèle à vanter la fabuleuse diversité des richesses naturelles et patrimoniales des provinces de France, l'œuvre du développement touristique accède à la reconnaissance du statut de grande cause nationale⁹⁹. Par la volonté de pouvoirs publics enfin dessillés s'accélérent les premières implantations d'infrastructures d'une industrie lourde de substitution, source espérée de réels profits financiers présentant au surplus l'insigne avantage de se confondre, dans son volet montagnard, avec la salutaire entreprise politique de régénération des masses populaires conforme à l'idéologie élitiste dominante d'un Homme nouveau poussé pour partie à l'excellence physique et morale par la vertu des exercices de plein air¹⁰⁰.

B. L'exploitation industrielle de la neige, produit montagnard de planification d'une cause nationale

L'espoir d'un apport significatif des produits du tourisme à la richesse nationale ne relève pas d'une soudaine lubie de technocrates, à l'extrême fin des années 1930. Des devanciers avisés ont déjà perçu dans les dernières décennies du XIX^e siècle le fabuleux gisement économique représenté par une réelle démocratisation de la pratique de loisirs « alpins » par essence aristocratiques et bourgeois. Certes, l'opinion populaire renseignée des usages

modifient-elles le tourisme ? Exemples historiques dans les stations balnéaires françaises de la fin du XIX^e siècle au milieu du XX^e siècle », *Mondes du Tourisme*, 1/2010 – varia, 2010, pp. 49-58.

99. En témoigne le retentissant succès politique et populaire de la tenue à Grenoble, en 1925, de la fameuse Exposition internationale de la houille blanche et du tourisme permettant à la cité, en affichant aux yeux du monde une insolente vitalité démographique et économique, de revendiquer haut et fort l'appellation enviée de « capitale des Alpes ». À titre éminemment symbolique, dès le milieu des années 1920, tourisme alpin et industrie lourde ne peuvent être plus ostensiblement associés. Au sujet de cet événement fondateur pour la promotion auprès du grand public du tourisme en montagne et des sports d'hiver, consulter Sylvie Vincent, « Cinq mois de visites officielles, de festivités et de congrès scientifiques » et « 1925 : Grenoble capitale d'une industrie touristique ? », *Grenoble 1925. La grande mutation. Exposition internationale de la houille blanche et du tourisme*, Sylvie Vincent et Jean Guibal (dir.), Grenoble, Musée Dauphinois, 2016, 136 p., pp. 82-85 et 86-95.

100. Cf. *supra* note n° 65.

mondains par la presse et les premiers reportages photographiques fantasme toujours par priorité sur le thème du dépaysement balnéaire à cette époque d'âge d'or du séjour estival de la « bonne société » parisienne sur la côte normande¹⁰¹. Grâce à l'activisme de fortes personnalités comparables à celle d'Henri Ferrand, l'un des visionnaires plus haut évoqués, la montagne et notamment la montagne alpine s'incruste pourtant dans l'imaginaire des masses laborieuses. Ne serait-ce que par le vecteur biaisé de mièvres chromos de paysages montagnards bucoliques animés de sempiternelles scènes pastorales ou de villages traditionnels engoncés sous d'épaisses couches de neige contribuant, par leur diffusion à grande échelle, à l'émergence rapide de poncifs durables. Mais la littérature nationaliste édifiante – comment passer sous silence le célèbre manuel de lecture du *Tour de la France par deux enfants* sur lequel ont ânonné plusieurs générations d'écoliers?¹⁰² –, les cartes géographiques et autres planches de « leçons de choses » affichées sur les murs de la moindre salle de classe des établissements d'enseignement de la République militante¹⁰³ ou, pour finir, le récit dithyrambique des exploits

101. Le séjour hivernal sur la Côte d'Azur, initié dès la fin du XVIII^e siècle par les franges cosmopolites les plus fortunées de l'élite européenne – cf. *supra* note n° 35 – ne se décline pourtant pas en images balnéaires à proprement parler avant une date relativement tardive. L'association de plus en plus systématique dans l'inconscient collectif de la Méditerranée avec les jeux de plage et les bains de mer relève en effet du second quart du XX^e siècle. Pour une courte synthèse sur ce thème, voir par exemple, Marc Boyer, *Les villégiatures du XVI^e au XX^e siècle. Un panorama du tourisme sédentaire*, Cormelles-le-Royal, Éditions EMS, 2008, 240 p., pp. 195-202.

102. G. Bruno [Augustine Fouillée a choisi ce pseudonyme en référence à Giordano Bruno], *Le Tour de la France par deux enfants. Devoir et patrie. Livre de lecture courante avec 200 gravures instructives pour leçons de choses*, Paris, Librairie classique d'Eugène Belin, 1877, 312 p.; dans la veine de ce *best-seller* de 1820 à 1940 Patrick Cabanel a recensé la publication de quarante tours de France littéraires du même type, censés avoir été effectués par des enfants, dont vingt-huit pour la seule période de la Troisième République. Cf. Patrick Cabanel : *Le tour de la nation par des enfants. Romans scolaires et espaces nationaux (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Histoire de l'Éducation, Belin, 2007, 883 p., p. 851 et suiv.; « École et nation : l'exemple des livres de lectures scolaires. (XIX^e et première moitié du XX^e siècle) », *Histoire de l'Éducation*, 126/2010 – École, histoire et nation, Lyon, ENS Éditions, pp. 33-54. Voir aussi Christian Amalvi, « L'identité de la France et des Français dans les Tours de France du XIX^e siècle, destinés à l'école et au foyer (1848-1914) », *De l'Europe. Identités et identité. Mémoires et mémoire*, Olivier Carbonel (dir.), Toulouse, Presses de l'Université des Sciences sociales de Toulouse, 1996, 272 p., pp. 85-99.

103. Cf. Jean-Pierre Chevalier, « La géographie scolaire et l'idée de nation en France au XIX^e siècle », *L'école et la nation. Actes du séminaire scientifique international*. Lyon, Barcelone, Paris. 2010, Benoît Falaise, Charles Heimberg et Olivier Loubes (dir.), Lyon, ENS Éditions, 2013, 508 p., pp. 129-136; Jean-Paul Bord, « Les cartes murales par P. Vidal Lablache », *Elisée Reclus – Paul Vidal de La Blache, Le géographe, la cité et le monde, hier et aujourd'hui*, Jean-Paul Bord, Raffaele Cattedra, Ronald Creagh, Jean-Marie Miossec et Georges Roques (dir.), Paris, L'Harmattan, 2009, 316 p., pp. 253-270.

sportifs réalisés par les coureurs des premiers Tours de France cyclistes sur les pentes du Ballon d'Alsace (1905), du Tourmalet (1910) ou du Galibier (1911), relatés à grand renfort de superlatifs par les journalistes spécialisés, ne se montrent pas en reste pour populariser les attraits du milieu montagnard auprès des foules, dès leur plus jeune âge¹⁰⁴.

Compte tenu du prosélytisme unanime de ses élites en faveur de la promotion des mérites de la montagne, il est logique de voir la ville de Grenoble se doter en 1889 du premier syndicat d'initiative instauré sur le territoire national¹⁰⁵. Dans la Savoie voisine, un peu plus tard, c'est de même à la vitalité incitative du parlementaire Antoine Borrel également mentionné plus haut, en sa qualité de président de la Fédération nationale des syndicats d'initiative, dès 1921, qu'il convient d'attribuer la multiplication de telles structures. Et si des photographies de presse contemporaines montrent le capitaine de réserve des chasseurs alpins promu à ce grade au feu, lors de la Grande Guerre, skis aux pieds dans sa vallée natale des Belleville, en amont de Moûtiers, ou encore aux Avanchers, en basse Tarentaise, à la reconnaissance du futur domaine skiable de Valmorel, l'intéressé réélu sans interruption à l'Assemblée nationale puis au Sénat de 1909 à 1944, en marge de son statut de représentant du canton de Bourg-Saint-Maurice et de président du conseil général de 1920 à 1940, porte néanmoins toute son attention au démarrage de la vocation touristique de Val d'Isère par l'ouverture de la route du col de l'Iseran¹⁰⁶,

104. Par extension du mythe national, Francis Marcoin et Patrick Cabanel veulent voir dans les tours cyclistes nationaux nés à l'aube du xx^e siècle – Tour de France, *Giro d'Italia* et *Vuelta d'España* – le prolongement sportif de ces récits littéraires à vertu édifiante. Cf. Francis Marcoin, « Généalogie du "Tour" », *Cahiers Robinson*, n° 3 – Voyages d'enfants, Arras, 1998, pp. 9-24. Le mythe de la montagne et des « grimpeurs » du Tour de France a évidemment été magnifié par trois textes passés à la postérité des Lettres françaises : Albert Londres, *Les forçats de la route*, Paris, Arléa Poche, 2008, 120 p. ; Antoine Blondin, *Sur le Tour de France*, Paris, La Petite Vermillon, La Table Ronde, 1977, 160 p. ; Roland Barthes, « Le Tour de France comme épopée [*Mythologies*] », *Œuvres complètes*, Éric Marty (dir.). I – *Livres, textes, entretiens. 1942-1961*, Paris, Art et littérature, Le Seuil, 2002, pp. 635-637.

105. Confrère d'Henri Ferrand au Barreau de Grenoble, auquel il succède d'ailleurs à la présidence de la Société des touristes du Dauphiné, alpiniste renommé, Armand Chabrand est également le fondateur, en 1889, du syndicat d'initiative de la capitale dauphinoise. Cf. Armand Chabrand, *Le syndicat d'initiative de Grenoble et du Dauphiné. Historique de sa fondation et de ses travaux*, Grenoble, Grands établissements de l'Imprimerie générale, Grenoble, 1912, 81 p.

106. Au sujet du « projet de loi Borrel », voté le 22 février 1931, relatif à l'ouverture d'un tronçon annexe de la route des Grandes Alpes – jamais réalisé – reliant la vallée de l'Arve à la haute vallée de l'Isère par le col du Bonhomme, dans le but de désenclaver la Haute-Tarentaise et d'y promouvoir le tourisme en liaison directe avec Genève, consulter Henri Onde, « L'équipement touristique de la Savoie vers l'achèvement de la route des Alpes. L'ouverture de l'Iseran (2 770 m.) », *Revue de Géographie Alpine*, Vol. 32, n° 1, Grenoble, 1934, pp. 237-249, p. 247-248.

convaincu de l'importance du désenclavement des futures stations¹⁰⁷. Bien sûr un Office national du tourisme a été initié en haut lieu en 1910¹⁰⁸, même s'il faut en réalité attendre le retour de la paix, après la période de sa mise en sommeil de 1914 à 1918, pour le voir progressivement s'intéresser à la neige en complétant au profit de la montagne son offre toujours principale de séjours d'estive. Pour preuve de cette évolution, il s'efforce par exemple de diffuser dès 1922 un bulletin régulier d'enneigement des massifs et inaugure l'édition annuelle de brochures publicitaires spécialement consacrées à la présentation des sports d'hiver. Malgré tout, en dépit de ces premières tentatives à porter au crédit d'une poignée d'activistes utopistes, thuriféraires encore esseulés de l'Or blanc à l'image du jeune sous-préfet d'Albertville Jean Moulin, future icône de la Résistance échouant en 1928 à mobiliser les services de l'État en faveur de l'étude d'implantation dans la vallée du Morel de la station dont rêve aussi le député de l'arrondissement¹⁰⁹, il convient d'attendre le milieu des années 1930 pour que se dessine enfin, au vu des

107. Figure d'infatigable promoteur du tourisme, dans l'entre-deux-guerres, Antoine Borrel préside par exemple dès 1921 le groupe parlementaire du Tourisme au sein de la Chambre des députés. Voyant notamment dans le tourisme hivernal un antidote évident à l'exode rural montagnard, il milite en sa double qualité de président du conseil général de la Savoie et de vice-président du Commissariat général au tourisme pour le développement des premières stations de ski, commandant entre autres dès 1935 sous l'égide de cette dernière instance une étude des sites favorables à de telles implantations et imaginant déjà, à titre personnel, le vaste domaine des Trois Vallées plus tard étudié par les membres de la « Mission-Tarentaise 1942 », puis par Laurent Chappis lors de l'hiver 1946. Sur tous ces points, voir : Marius Hudry, « Antoine Borrel (1878-1961) », *Cahiers du Vieux Conflans*, Albertville, n° 112, 1977, pp. 21-26 et « Antoine Borrel Savoyard », *loc. cit.*, pp. 34-44 ; Michel Jaulmes, « Antoine Borrel au soir de sa vie », *ibid.*, pp. 27-33 ; Gilbert Maistre, « L'hebdomadaire le *Savoyard de Paris* et Antoine Borrel : promouvoir le tourisme des deux départements savoyards », *Les Savoyards et le tourisme depuis l'Annexion*. [...], *op. cit.*, pp. 295-310 ; Monique Ghéradini, « Antoine Borrel, un "Grand Bonhomme" et un "Savoyard" », *Académie de la Val d'Isère*, 2014, 19 p., <http://limetus.free.fr/textes/borrel.pdf> ; cf. également *supra* note n° 72.

108. Cf. Bertrand Larique, « Les débuts et déboires de l'organisation officielle du tourisme en France : l'expérience malheureuse de l'Office National du Tourisme (1910-1935) », *Entreprises et histoire*, 2007/2, n° 47, ESKA, 2007, pp. 73-92 ; Alain Montferrand et Arnaud Berthonnet, « Cent ans d'organisation administrative du tourisme (1910 à nos jours) », *Pour Mémoire. Revue du Comité d'Histoire*, n° HS / 2012 - Cent ans d'administration du tourisme, Paris, conseil général de l'Environnement et du Développement durable, 2012, 142 p., pp. 19-21.

109. Payant de sa personne, il y inaugure pourtant, à l'hiver 1928, le premier équipement de la place. En l'occurrence, une piste de bobsleigh dont il effectue une descente en compagnie de jeunes villageois, sous les yeux ébahis des autres « officiels ». Cf. Jean-Olivier Viout, *Jean Moulin en Savoie. 1922-1930. Chambéry – Albertville*, Montmélian, Les Savoisiennes, La Fontaine de Siloé, 2016, 232 p., p. 21-22.

retombées économiques encourageantes générées lors des toutes premières saisons touristiques de ce type, dans de rares sites pionniers, un consensus des principaux « décideurs » politiques et entrepreneuriaux en faveur du tourisme hivernal. Les représentants déconcentrés de l'État et à un degré moindre certains membres des conseils départementaux plus avisés que la multitude hétérogène des édiles municipaux incapable de suggérer d'ambitieux projets de cette nature, faute d'une vision d'ensemble cohérente, voient en effet dans cette manne touristique inespérée le moyen de compenser les effets locaux désastreux d'une récession de l'activité mondiale lancinante depuis 1929. À la date de 1935 où, en remplacement d'un ONT aux attributions prospectives trop réduites pour ce faire, un Commissariat général au tourisme, au thermalisme et au climatisme¹¹⁰ lance les premières études de terrain conduisant à la synthèse de la politique globale d'équipement des massifs montagneux développée ensuite sans guère de rupture, du Front populaire à Vichy puis à la Libération, commis de l'État, parlementaires, conseillers généraux et investisseurs privés envisagent maintenant dans un ample mouvement d'ensemble, avec enthousiasme, le décollage de l'industrie de la neige sous l'aspect d'une panacée appelée à enrayer la funeste mécanique de la désertification des zones d'altitude isolées à l'écart des grands axes de circulation¹¹¹.

Intéressée par l'aubaine de nouveaux profits en accompagnant cette mutation dans le but avoué de maintenir sa position dominante dans le domaine d'un tourisme montagnard naguère lancé par ses soins, la corporation de l'hôtellerie traditionnelle entend s'immiscer dans le modèle de fonctionnement des

110. Pour une présentation succincte de cet organisme comme du contexte de sa mise en place cf. « L'organisation nouvelle du tourisme français. Le Commissariat Général au Tourisme », *Revue de Tourisme / The Tourist Review / Zeitschrift für Fremdenverkehr*, Vol. 1, n° 1, Berne, 1946, pp. 11-13; Marc Boyer, *Histoire du tourisme de masse*, Paris, Que sais-je?, n° 3480, PUF, 1999, 127 p., p. 89-90.

111. À cet égard, les Jeux olympiques d'hiver de 1924 représentent un tournant essentiel conduisant les pouvoirs publics à prendre enfin conscience de l'important potentiel économique de sports d'hiver dont le développement, jusqu'alors sous-estimé par les instances gouvernementales et étatiques, a été abandonné aux aléas de seules initiatives privées en l'absence de tout cadre administratif spécifique et, plus nettement encore, de toute forme véritablement concertée d'action promotionnelle. Pour une présentation très éclairante du virage institutionnel conduisant l'appareil d'État à mettre en œuvre, au cours des années 1930, une politique volontariste d'exploitation du gisement montagnard d'Or blanc, consulter les travaux de Pierre Arnaud évoquant en l'occurrence « les années folles des sports d'hiver » : « Olympisme et sports d'hiver : les retombées des Jeux Olympiques d'hiver de Chamonix 1924 », *Revue de Géographie Alpine*, Vol. 79, n° 3, Grenoble, 1991, pp. 15-36 ; [avec Thierry Terret] *Le rêve blanc. Olympisme et sports d'hiver en France. Chamonix 1924. Grenoble 1968*, Bordeaux, Collection Milon, Presses universitaires de Bordeaux, 1993, 268 p., pp. 25-88.

stations bientôt dites de deuxième et de troisième générations, conçues sur plan pour la pratique quasi exclusive des sports d'hiver¹¹². En 1936, l'organe professionnel du Crédit national hôtelier adopte ainsi aveuglément la ferme position de principe d'un soutien inconditionnel de toutes les actions de développement du tourisme hivernal en montagne suscitées par les autorités publiques sous le patronage de l'appareil d'État. Sans moyen de prévoir combien ce système spécifiquement français de l'aménagement des zones de montagne élaboré dans l'entre-deux-guerres avant d'être affiné sous le régime de Vichy privilégiera en réalité au détriment de ses adhérents, lors de sa mise en œuvre sous la forme du Plan Neige au cours des Trente Glorieuses, l'accès de la clientèle à la propriété dans l'esprit d'une vaste opération de promotion immobilière défavorable à la croissance, voire à la pérennité du parc hôtelier classique en un grand nombre de ces lieux¹¹³. Quoi qu'il

112. La présentation d'une typologie des stations de sports d'hiver françaises en quatre générations est devenue classique à la suite des travaux de Pierre Préau : « Essai d'une typologie des stations de sports d'hiver dans les Alpes du Nord », *Revue de Géographie Alpine*, Vol. 58, n° 1, Grenoble, 1968, pp. 127-140 (cf. plus particulièrement les pp. 133-139). Il est à remarquer qu'avec le prototype urbanistique et architectural théorisé de 1936 à 1946 en totale rupture avec le bâti montagnard traditionnel au profit de la pratique quasi exclusive des sports d'hiver, s'impose dans le paysage montagnard national au cours des Trente Glorieuses un modèle de stations de deuxième puis de troisième génération d'une très faible attractivité estivale et, de ce fait, d'une très faible rentabilité économique lors de cette courte saison. Largement passées de mode lorsqu'elles ne bénéficient pas de lourdes opérations d'adaptation de leur aspect bâti aux nouveaux goûts du public, ces unités urbaines à l'architecture futuriste repoussent aussi une partie de la clientèle hivernale depuis l'orée du XXI^e siècle, au profit de stations de quatrième génération à l'apparence néo-villageoise sublimée par une architecture pastiche. Sur ce thème, voir par exemple : Marie Wozniak, « Les stations de ski : quelles représentations des clientèles pour quel bâti ? », *Revue de Géographie Alpine*, Vol. 90, n° 4 – Les Stations de sports d'hiver en montagne : le touriste, l'architecte et l'urbaniste, Grenoble, 2004, pp. 17-31 ; Anouk Bonnemains, « Quelle capacité d'adaptation pour les stations de sports d'hiver de haute altitude des Alpes du Nord ? Mise en regard de la vulnérabilité territoriale et du Plan énergie climat territorial Tarentaise Vanoise », *Sud-Ouest européen. Revue Géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 37/201 – Adaptations aux changements environnementaux et territoires, 2014, pp. 29-39.

113. Au sujet des navrantes conséquences économiques à long terme d'un processus historique inhérent à la logique d'implantation des premières stations intégrées dans le cadre des programmes immobiliers de la reconstruction d'après-guerre, consulter : Bernard Coutin, « De la relation entre tourisme et propriété », *Les Savoyards et le tourisme depuis l'Annexion*. [...], *op. cit.*, pp. 231-244 ; Gabriel Fablet et Emmanuelle Georges-Marcepoil, « Formes et impacts des dynamiques foncières et immobilières en stations de montagne : l'exemple du massif alpin », *L'urbanisation de la montagne. Observations depuis le versant juridique*, Jean-François Joye (dir.), Chambéry, Université de Savoie – Lextenso Éditions, 2013, 321 p., pp. 43-59. Pour une courte, mais magistrale synthèse fondée sur l'exemple

en soit émergent à travers tous les massifs de nombreux projets d'équipement de domaines skiables plus ou moins aboutis au déclenchement de la Drôle de Guerre¹¹⁴. Chantiers rarement avancés, parfois même à peine entamés, dont la poursuite différée pendant l'Occupation est finalement le plus souvent décalée aux premiers jours de la Cinquième République¹¹⁵, pour la plupart d'entre eux, du fait des contraintes préalables de la « reconstruction » conjuguées à la limitation des liquidités disponibles auprès des différents organismes publics de prêt par le coût exorbitant pour les finances publiques des guerres coloniales d'Indochine et d'Algérie¹¹⁶.

L'effet de levier d'une action publique cohérente en dépit de sa nature fondamentalement impériale et technocratique, se montre toutefois efficace dans les ultimes années de l'avant-guerre. Tout se passe comme si les populations

de la Tarentaise, cf. Gabriel Fablet, « La croissance immobilière des stations de sport d'hiver en Tarentaise. Entre vulnérabilités conjoncturelles et dérèglements structurels », *Revue de Géographie Alpine / Journal of Alpine Research*, 101-3/2013 – Jeune recherche alpine, 2013, <https://rga.revues.org/2188>, (cf. particulièrement « Un modèle structurellement dépendant de la construction ? », pp. 8-9).

114. Pour une illustration franco-italienne centrée sur la vallée de Chamonix et le Val d'Aoste contigu, consulter Maddalena Micheletto et Gilles Novarina, « La montagne vue par les urbanistes (les années 1930-1940) », *Revue de Géographie Alpine*, Vol. 90, n° 4 [...], *op. cit.*, pp. 33-47.
115. Dans les Alpes françaises du Sud, l'exemple de la station de Vars-les-Claux est à ce titre éloquent. Évoquée depuis les études prospectives lancées en 1935 par le Commissariat général au tourisme, mise en chantier lors des derniers mois du régime de Vichy sous l'égide du Service d'aménagement de la montagne du CGEGS avant que les premiers travaux de terrassement entrepris cessent à la mise en place des institutions du Gouvernement provisoire, lors de l'été 1944, elle n'est finalement inaugurée, après bien des péripéties administratives et financières, qu'en 1962. Cf. : Alice Travers, *Politique et représentations de la montagne sous Vichy* [...], *op. cit.*, pp. 88-91 ; Bernard Barbier, « Vars, une grande station des Alpes du Sud », *Revue de Géographie Alpine*, Vol. 56, n° 2, Grenoble, 1968, pp. 265-281.
116. Lors des Trente Glorieuses, c'est la Caisse des dépôts et consignations, du fait de la frilosité initiale des investisseurs privés qui, en vertu de son statut d'organisme public de prêt en faveur des collectivités locales, joue un rôle déterminant sur le plan financier, en participant très activement au soutien du Plan neige. Pour deux synthèses, à trente ans de distance, de l'alchimie d'une subtile combinaison « à la française » des financements publics et privés dans l'aménagement puis la gestion des stations de sport d'hiver issues du Plan neige (et donc, de la concession à des promoteurs particuliers d'équipements initialement réalisés, pour une large part, par les collectivités publiques), cf. Rémy Knafou, « L'aménagement du territoire en économie libérale : l'exemple des stations intégrées de sports d'hiver dans les Alpes françaises », *L'Espace Géographique*, Vol. 8, n° 3, Paris, 1979, pp. 173-180 ; Emmanuelle Georges-Marcepoil et Hugues François, « De la construction à la gestion des stations. L'émergence de logiques de groupes dans la vallée de la Tarentaise », *Revue de Géographie Alpine / Journal of Alpine Research*, 100-3/2012 – L'émergence des marchés du sport et du loisir dans l'Arc alpin, 2012, <https://rga.revues.org/1897#ftn11>

montagnardes, souvent trop divisées pour imaginer en leur sein un ambitieux projet d'équipement touristique réellement collectif, tiraillées par d'ancetrales inimitiés familiales se cristallisant en des oppositions dignes de Clochemerle à l'occasion des premières réalisations villageoises de particuliers plus avisés ou entreprenants que leurs compatriotes, acceptaient plus facilement les injonctions autoritaires des services de l'État que les initiatives individuelles de leurs voisins de quartier. Est-il possible de déduire de cette attitude paradoxale une accoutumance française à l'étatisme, tant la pose des fondations du Plan Neige selon cette procédure centralisée faite d'études commandées par d'obscurs organismes publics de prévision sans le consentement formel de toutes les populations locales relèverait du scénario impossible dans le contexte contemporain des montagnes espagnoles, italiennes, suisses, allemandes, autrichiennes ou encore slovènes¹¹⁷ ? La genèse des sports d'hiver et des lourdes infrastructures induites est pourtant émaillée de nombreux conflits internes aux communautés montagnardes, tant elle met en tension tradition et modernité dans des sociétés toujours largement routinières à la veille du second conflit mondial. Déjà latentes à cette époque, de telles dissensions s'exacerbent deux décennies plus tard au moment de spéculer sur les dividendes de l'Or blanc¹¹⁸. Des œuvres romanesques de fiction, à l'image de la publication déjà mentionnée du Fou d'Edenberg par Samivel ou, les dernières rumeurs grenobloises de la X^e olympiade d'hiver à peine évanouies, la diffusion par l'ORTF à l'automne 1971 du feuilleton télévisé *Les Sesterains ou le Miroir 2000*, en témoignent d'ailleurs chacune à

117. Ce propos s'avère toutefois forcément schématisé, au vu de la réelle diversité de détail des situations locales. Dans les Alpes occidentales du Nord, par exemple, le modèle haut-savoyard où des oligarchies familiales « tiennent » globalement les stations, Avoriaz et Flaine exceptés, diffère sensiblement de celui de la Savoie méridionale où les promoteurs extérieurs à la communauté originelle les dirigent plus ostensiblement. La force des traditions communautaires, l'évolution des sensibilités politiques, les modes ancestraux de faire valoir la terre, etc., se conjuguent inmanquablement en un faisceau de facteurs convergents pour expliquer ces différences flagrantes, entre autres, à l'analyse des documents cartographiques de *l'Atlas de stations du massif des Alpes* proposés par Hugues François (avec la collaboration de Gabriel Fablet, Frédéric Bray, Coralie Achin, André Torre et Jean-Baptiste Barré, sous la coordination scientifique d'Emmanuelle Georges-Marcepoil), Institut national de Recherche en Sciences et Technologies pour l'Environnement et l'Agriculture (IRSTEA), Grenoble, 2012, 103 p.

118. En rendent notamment compte deux enquêtes journalistiques ouvertement critiques et très documentées, de Danièle Arnaud, *La neige empoisonnée*, Paris, Alain Moreau, 1975, 299 p. + annexes non paginées et Jacques Mouriquand, *L'or blanc. Le système des sports d'hiver*, Paris, Lieu Commun, 1988, 239 p.

leur façon, de manière peut-être beaucoup plus suggestive que de savantes études universitaires¹¹⁹.

Malgré l'avancement des travaux préparatoires et le détail de leur planification, les réalisations concrètes se révèlent modestes sur les massifs montagneux hexagonaux au déclenchement de la seconde guerre mondiale. Les projets déclinés en épais documents d'études emplissent pourtant de copieux dossiers. La réflexion urbanistique et architecturale a été poussée à un haut degré conceptuel et, sans doute plus net encore, les contours du cadre normatif indispensable à de telles opérations sont déjà esquissés. Il ne manque que l'énergie, l'efficacité, la volonté réellement traduite sur le terrain. Ce sera le sens de l'action spécifique en ce domaine d'un régime de Vichy en tous points contradictoire. L'ouvrage paradoxal d'un appareil d'État tatillon à l'extrême et désireux, dans l'expression d'une idéologie de la Révolution nationale se jouant aussi en montagne, de poursuivre une politique d'aménagement du territoire et d'incitation économique en réalité nettement moins révolutionnaire, dans cette optique particulière du temps long cher aux historiens, qu'il n'y pourrait sembler de prime abord.

Bibliographie

- Arnaud Pierre et Terret Thierry, *Le rêve blanc. Olympisme et sports d'hiver en France. Chamonix 1924. Grenoble 1968*, Bordeaux, Collection Milon, Presses Universitaires de Bordeaux, 1993, 268 p.
- Allen E. John B., *The culture and sport of skiing, From Antiquity to World War II*, Amherst, University of Massachusetts Press, 2007, 384 p.

119. Dans la fiction diffusée par l'ORTF en treize épisodes de vingt-six minutes, du 24 septembre au 16 décembre 1971, vue à travers le destin de la famille de son maire, Antoine Sesterain, la vie d'un village savoyard traditionnel est bouleversée par la création d'une station de sports d'hiver sur son territoire. Tourné en Tarentaise, le feuilleton s'inspire ouvertement des polémiques engendrées à la fin de la décennie précédente par l'aménagement *ex nihilo* sur les alpages de la commune d'Hauteville-Gondon du complexe touristique des Arcs. La réédition du téléfilm en coffret DVD, agrémentée d'un documentaire de témoignages sur le tournage et d'un numéro spécial du magazine, a été réalisée par les soins de l'hebdomadaire *La Tarentaise hebdo* (n° 275, 10 novembre 2011, 24 p.). L'œuvre est également accessible auprès de l'INA: <http://www.ina.fr/PackVOD/PACK893468717>. Enfin, le scénario du feuilleton télévisé a donné lieu à la publication d'un roman illustré de nombreuses photographies tirées du film: André Maheux, *Les Sestetrains ou le Miroir 2000. Un feuilleton de François Villiers. Scénario et dialogues d'André Maheux*, Paris, Julliard, 1971, 175 p.

- Attali Michaël (dir.), *L'ENSA à la conquête des sommets. La montagne sur les voies de l'excellence*, Grenoble, Montagne et innovation, PUG, 2015, 406 p.
- Beck Robert et Madœuf Anna (dir.), *Divertissements et loisirs dans les sociétés urbaines à l'époque moderne et contemporaine*, Tours, Presses Universitaires François Rabelais, 2005, 410 p.
- Boyer Marc, *Histoire de l'invention du tourisme. XVI^e-XIX^e siècles. Origines et développement du tourisme dans le Sud-est de la France*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2000, 332 p.
- Marc Boyer, *Le tourisme de l'an 2000*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1999, 265 p.
- Busset Thomas et Marcarì Marco (dir.), *Pour une histoire des sports d'hiver. Zur Geschichte des Wintersports. Actes du colloque de Lugano, 20-21 février 2004*, Neuchâtel, CIES, 2006, 204 p.
- Collectif, *Le Bon air des Alpes. (Numéro thématique) – Revue de Géographie Alpine*, Vol. 93, n° 1, Grenoble, 2005, 122 p.
- Collectif, *Les stations de sports d'hiver en montagne : le touriste, l'architecte et l'urbaniste — Revue de Géographie Alpine*, Grenoble, Vol. 90, n° 4, 2002, 125 p.
- Collectif, *Le Monde Alpin et Rhodanien*, n° 1-2/1988 – La haute montagne. Visions et représentations, Grenoble, 1988, 264 p.
- Coolidge William Augustus Brevoort, *The Alps in nature and history*, New-York, E. P. Dutton and Company, 1908, 510 p., (ou, pour l'édition française, *Les Alpes dans la nature et dans l'histoire. Édition française par Édouard Combe. Avec 23 planches et cartes hors-texte*, Paris, Librairie Payot et Cie, 1913, 547 p.).
- Corbin Alain (dir.), *L'Avènement des loisirs. 1850-1960*, Paris, Aubier, 1995, 471 p.
- Cremnitzer Jean-Bernard, *Architecture et santé. Le temps du sanatorium en France et en Europe*, Paris, Picard, 2005, 161 p.
- Engel Claire-Eliane, *La littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVII^e et XIX^e siècles*, Chambéry, Librairie Dardel, 1930, 285 p.
- Engel Claire-Eliane et Vallot Charles, *Les écrivains à la montagne. Ces monts affreux... (1650-1810)*, Paris, Delagrave, 1934, 320 p. et *Les écrivains à la montagne. Ces monts sublimes... (1803-1895)*, Paris, Delagrave, 1936, 320 p.

- Fournier Patrick et Chauveau Sophie, *Hygiène et santé en Europe. De la fin du XVIII^e siècle aux lendemains de la Première Guerre Mondiale*, Paris, Histoire, SEDES, 2011, 256 p.
- Hoibian Olivier et Defrance Jacques (dir.), *Deux siècles d'alpinismes européens: origines et mutations des activités de grimpe*, Paris, Sports en société, L'Harmattan, 2002, 396 p.
- Hoibian Olivier (dir.), *L'invention de l'alpinisme: la montagne et l'affirmation de la bourgeoisie cultivée, 1786-1914*, Paris, Histoire et société, Belin, 2008, 367 p.
- Jarrassé Dominique, *Les thermes romantiques. Bains et villégiatures en France de 1800 à 1850*, Aurillac, Thermalisme et civilisation, Fasc. II, Publications de l'Institut d'études du Massif central, 1992, 295 p.
- Knafou Rémy, *Les stations intégrées de sport d'hiver des Alpes françaises. L'aménagement de la montagne à la « française »*, Paris, Masson, 1978, 319 p.
- Modica Gilles, *1865. L'âge d'or de l'alpinisme*, Chamonix, Éditions Guérin, 2015, 400 p.
- Pérez Jérôme, *Histoire du thermalisme en France au XIX^e siècle. Eau, médecine et loisirs*, Paris, Economica, 2005, 334 p.
- Stephen Leslie, *The playground of Europe*, London, Longmans Green and Co, 1871, 321 p., (ou, pour l'édition française, *Le terrain de jeu de l'Europe. [...] Traduit de l'Anglais par Claire-Éliane Engel*, Neuchâtel – Paris, Collection Montagne, Éditions Victor Attinger, 1935, 269 p.).
- Travers Alice, *Politique et représentation de la montagne sous Vichy. La montagne éducatrice. 1940-1944*, Paris, Espaces et Temps du Sport, L'Harmattan, 2001, 284 p.
- Wozniak Marie, *L'architecture dans l'aventure des sports d'hiver. Stations de Tarentaise 1945-2000*, Chambéry, SSHA – FACIM, Mémoires et Documents & L'Histoire en Savoie, T. CIX, 2006, 239 p.

DROIT



ACTION
PUBLIQUE

Un livre qui révèle une facette méconnue du régime de Vichy: son apport déterminant à la structuration des professions de montagne et à l'équipement touristique de la montagne.

Comme d'autres régimes autoritaires de l'époque, Vichy a instrumentalisé les loisirs de montagne, dont la promotion s'inscrivait dans une entreprise de redressement national imaginée par l'État français. L'ouvrage, qui croise les regards de juristes et d'historiens, dresse un panorama complet de cette politique sportive largement méconnue. Il cherche à mesurer les singularités de l'approche nationale, ainsi qu'à faire la part entre rupture et continuité historiques.

Par certains aspects, le régime de Pétain a prolongé l'œuvre du Front populaire. Par d'autres, il devait léguer aux républiques suivantes des outils, relatifs à l'aménagement touristique de la montagne, dont une partie subsiste encore aujourd'hui. Alors que la loi Montagne de 1985 vient de faire l'objet d'une réforme d'ampleur, ce livre propose une réflexion sur les origines du droit de la montagne en France.

Philippe Yolka
est professeur de droit public
à l'université Grenoble Alpes
(Centre de recherches juridiques).

Ont contribué à cet ouvrage: Clément Benelbaz, Patricia Benezech-Sarron, Bruno Berthier, Olivier Hoibian, Jean-François Joye, Jean-François Lyon-Caen, Anne-Sophie Nardelli-Malgrand, Christophe Quézel-Ambrunaz.



Presses universitaires de Grenoble
15, rue de l'Abbé-Vincent - 38600 Fontaine
ISBN 978-2-7061-2699-4
ISSN 2425-438X
24,00 € prix TTC France